

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DE DROIT

L'Émigration Rurale
et les
Migrations Temporaires
dans le Finistère

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le Mercredi 5 Novembre 1913, à 1 heure 1/2

PAR

Georges LE BAIL

Président : M. SOUCHON, professeur
Suffragants { MM. HITIER, professeur
RIST, agrégé

PARIS (5^e)

M. GIARD & É. BRIÈRE

LIBRAIRES-ÉDITEURS

16, RUE SOUFFLOT ET 12, RUE TOULLIER

1913

THÈSE

POUR LE DOCTORAT

**La Faculté n'entend donner aucune approbation ni
improbation aux opinions émises dans les thèses :
ces opinions doivent être considérées comme propres
à leurs auteurs.**

L'Émigration Rurale

et les

Migrations Temporaires

dans le Finistère

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le Mercredi 5 Novembre 1913, à 1 heure 1/2



PAR

Georges LE BAIL

Président : M. SOUCHON, professeur
Suffragants { MM. HITIER, professeur
RIST, agrégé

PARIS (5^e)

M. GIARD & É. BRIÈRE

LIBRAIRES-ÉDITEURS

16, RUE SOUFFLOT ET 12, RUE TOULLIER

1913



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551424_0011

A LA MÉMOIRE DE MES GRANDS-PARENTS

À MON PÈRE ET A MA MÈRE

*Témoignage de ma profonde affection
et de ma reconnaissance.*

A MON FRÈRE ALBERT

A MES PARENTS

A MES AMIS

A MES MAÎTRES

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR SOUCHON

*Qu'il veuille bien trouver ici le témoignage
de ma reconnaissance pour le grand
honneur qu'il m'a fait en acceptant
d'être mon Président de thèse.*

Oh ! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis,
Le devant de la porte où l'on jouait jadis.
Oh ! ne quittez jamais le devant de la porte ;
Mourez dans la maison où votre mère est morte.

BRIZEUX.

INTRODUCTION

Cette thèse n'est pas l'étude d'une terre qui meurt. LE FINISTÈRE est un département riche en énergies et en forces vives.

Aux yeux du touriste qui le parcourt ne se montre jamais, ainsi qu'en Normandie, l'infinie désolation des fermes abandonnées dont les volets se sont clos sur le départ de leurs maîtres, des champs délaissés où la terre garde encore, sous une couche d'herbes folles, la forme des sillons que jadis y traça la charrue, comme le cœur humain conserve le souvenir d'une tendresse disparue.

La population agricole y est active, travailleuse. Elle tourne et retourne sans relâche une terre féconde qui ne lui marchand pas les récoltes abondantes, et quand Août arrive, du nord au sud de la contrée, de Morlaix à Quimper, de chaque bourg, de chaque village, de chaque ferme monte vers le ciel ensoleillé la forte et grave chanson des batteuses de blé.

De place en place, elles se répondent et leurs voix s'unissent en un hymne puissant, chant du labour humain, des plaines fécondes et des greniers emplis.

Les vers si nostalgiques de Verhaeren :

« La plaine est morne et ses chaumes et ses granges
Et ses fermes dont les pignons sont vermoulus.
La plaine est morne et lasse et ne se défend plus,
La plaine est morne et morte et la ville la mange (1)

y résonneraient comme l'étrange écho de tristesses ignorées et de lointaines détresses.

Le paysan finistérien, réfractaire à tout progrès, hostile à toute civilisation, vivant dans le souvenir du passé et la pratique des procédés ancestraux, n'existe plus que dans l'imagination de romanciers superficiels et de chansonniers débonnaires, qui dépeignent la Bretagne avec une inexactitude de tous points semblable à celle qu'apportait Mademoiselle de Scudéry dans la peinture des campagnes de la France du xvii^e siècle, campagnes miséreuses où vivaient de pauvres êtres déguenillés et affamés et qu'elle peuplait cependant de galants bergers et de bergères poudrées conduisant au pré leurs brebis enrubannées.

Le paysan du Finistère est, certes, de ceux qui n'oublent pas. Il est fidèle aux souvenirs de sa race, attaché à ses usages, à ses coutumes, à sa langue. Cependant, doué d'une grande faculté d'assimilation, il excelle dans

(1) VERHAEREN. — *Les Campagnes hallucinées.*

l'art d'adapter à sa contrée les méthodes de culture moderne. Son esprit est ouvert aux enseignements du progrès.

Mais il y a peu de temps qu'en Basse-Bretagne sa voix se fait entendre et cette région subit, à l'heure actuelle, une crise. Elle passe par une période d'adaptation, de lutte entre les éléments qu'a laissé en elle le passé routinier et ceux que lui apporte le présent, scientifique et réformateur.

De là des heurts, des erreurs, des pertes de force et d'activité.

Il y a trente ans la campagne finistérienne ignorait presque totalement la vie moderne : les grandes routes étaient rares, les petits chemins de fer d'intérêt local n'existaient pas ; l'instruction était peu répandue ; la pensée des habitants ne dépassait guère les limites du village.

Et, tout à coup, les moyens de communication se sont multipliés, les portes des écoles se sont ouvertes largement à tous, les journaux ont pénétré jusque dans les fermes les plus reculées : les vieilles murailles sont tombées et, vers le large horizon du xx^e siècle, les gens des champs se sont rués.

Ils n'ont pas toujours pris la bonne route.

De même qu'aux tiédeurs d'Avril, la ruche qu'engourdirent les froidures de novembre, se réveille et que la plupart des abeilles vont aux alentours butiner les premières fleurs, quelques-unes d'entre elles, ivres de

mouvement, d'air et d'espace, s'envolent dans une course folle et tombent à bout de forces en des prés lointains où elles mourront, incapables de vivre loin de leur ruche et inhabiles à la retrouver; de même, dans l'émerveillement de leur science trop neuve, des paysans bretons, attirés par la lumière des grands centres de travail qu'ils découvriraient tout à coup, s'en sont allés au loin, ont quitté leur pays et le quittent encore chaque jour pour devenir le « divroet » (1), l'émigré.

Cette thèse est un peu l'étude de ces abeilles perdues.

Nous nous proposons de décrire l'émigration des ruraux finistériens vers les villes du Finistère, les villes et les campagnes de la France, des colonies et de l'étranger.

Par ruraux, nous entendons les habitants des campagnes : cultivateurs, artisans, commerçants, tous ceux, en un mot, qui vivent loin des agglomérations de plus de 2000 personnes. Nous n'avons pas étendu cette étude aux marins pêcheurs qui peuplent, en général, de petites villes telles que Douarnenez, Audierne, Concarneau, mais nous y avons compris les marins-cultivateurs, tels qu'il s'en trouve dans les cantons de Pont-l'Abbé, de Pont-Croix, de Douarnenez et qui, possesseurs d'une petite propriété et d'une barque, pratiquent à la fois l'agriculture et la pêche.

Le cadre restreint de cet ouvrage ne nous l'eut pas

(1) « Divroet », en breton : émigré.

permis : il faudrait de longues pages pour dépeindre le douloureux calvaire de cette vaillante population de notre côte, plongée dans la misère par la crise sardinière et contrainte par la famine d'abandonner les ports de l'Océan pour descendre dans les mines du Nord ou s'exposer au feu des verreries de la Marne.

Après avoir, par une brève étude du Finistère, situé dans leur cadre les faits que nous devons décrire, nous rechercherons les différentes émigrations qui existent dans le département ainsi que les migrations temporaires qui s'y produisent.

Nous nous efforcerons d'en démontrer les causes, d'en établir les résultats et d'indiquer les remèdes qui nous semblent propres à remédier à ce que ces faits pourraient avoir de fâcheux.

Par cette phrase, nous tenons à faire pressentir d'ores et déjà que cette thèse n'est pas un pamphlet contre l'émigration, mais seulement une étude de ce phénomène.

L'émigration a ses bons et ses mauvais côtés. Elle offre des débouchés souvent excellents à des énergies qui, en raison de la surpopulation des campagnes finis-tériennes demeureraient inemployées.

Mais, en retour, elle est la source de maux déplorables qui frappent tant l'individu que la collectivité et menacent de porter gravement atteinte au développement et au fonctionnement de la vie agricole du département.

Nous nous efforcerons de l'envisager impartialement et de mettre en lumière ses avantages et ses inconvénients.

Nous avons grandement été aidé, dans notre travail, par trois livres qui sont l'œuvre de bretons :

« L'Emigration des campagnes vers les villes et ses conséquences économiques et sociales », de M. Jean Guillou ;

« La Basse-Bretagne, Étude de géographie humaine », par M. Camille Vallaux, et « La condition actuelle des serviteurs ruraux bretons », par M. Jean Choleau.

Nous avons trouvé auprès de M. Soulière, professeur départemental d'agriculture, et du personnel de la Préfecture de Quimper, le plus obligeant accueil ; ils nous ont fourni de précieuses indications et des chiffres utiles et récents.

Enfin, de nombreuses communes du département, d'aimables correspondants, ont bien voulu répondre à l'appel que nous leur adressions et nous faire parvenir d'intéressants documents. Que tous veuillent bien trouver ici l'expression sincère de notre reconnaissance.

CHAPITRE PREMIER

LE FINISTÈRE

Le Département du Finistère doit son nom, selon les uns à sa position avancée dans la mer (*finis terræ*), selon les autres à une petite succursale qui se desservait dans l'église de l'Abbaye des Bénédictins de Saint-Mathieu, près le Conquet, à quatre lieues de Brest, et qui était dédiée à Notre-Dame-de-Grâce-Fin-de-Terre.

Au point de vue géologique, le granit est la roche dominante dans le Finistère ; il constitue plus de la moitié du sol de ce département dans lequel on trouve également des schistes cambriens et siluriens.

Deux chaînes de montagnes : les Montagnes d'Arrée et les Montagnes Noires, traversent le Finistère de l'Est à l'Ouest.

Ses côtes ont une étendue de 75 myriamètres tant sur l'Océan que sur la Manche. Irrégulières, sinueuses — on dirait des dentelles de pierre — elles offrent plus de 200 embouchures qui correspondent à un même nombre de vallées au fond desquelles serpentent les innombrables

ruisseaux qui donnent à cette contrée sa verdoyante végétation et la font parfois appeler l'Émeraude Bretonne.

Les plus remarquables de ces cours d'eau sont l'Ellé, l'Isole et l'Aven dans l'arrondissement de Quimperlé ; le Moreau, l'Odet, le Stéir et le Goyen dans l'arrondissement de Quimper, l'Aulne et l'Hyères à Châteaulin ; l'Elorn à Landerneau ; le Queuffet et le Jarlot à Morlaix.

Outre ces rivières, il existe encore 214 ruisseaux disséminés sur sa surface.

Le climat est tempéré et humide ; les pluies sont abondantes, les brouillards fréquents et, pendant les longs mois d'automne et d'hiver, le ciel gris donne aux paysages bretons cet aspect mélancolique et grave qui leur est particulier...

L'influence bienfaisante du Gulf-Stream ou de ses dérivés entretient une température égale et si douce, que les figuiers y fructifient et qu'au cœur même de décembre les jardins et les parcs voient s'épanouir, blanches, rouges ou panachées, les fleurs du camélia du Japon.

Le sol finistérien est de qualités très diverses.

Sur le littoral, là où elle a été fécondée par les apports sans cesse renouvelés d'engrais marins, la terre est d'une admirable fécondité et lorsque vient l'été, sur toute l'étendue des côtes bretonnes, et en bordure de la mer, au vent du large, oscillent et se courbent les épis des avoines et des blés qui ont fait donner à cette bande de terrain le nom de « Ceinture dorée de la Bretagne »...

Les cultures du froment, de l'orge, de la pomme de terre, des petits pois s'y succèdent et la terre atteint dans ces régions une valeur locative de trois cents francs à l'hectare, valeur cinq ou six fois plus élevée que dans l'intérieur où elle varie entre 40 et 100 francs.

A Roscoff, où se récoltent les artichauts, les choux-fleurs et les oignons que les cultivateurs du pays, avisés et industriels, dirigent vers les grands marchés du centre de la France et de l'Angleterre, la terre se loue même au prix de 500 francs l'hectare.

A l'intérieur des terres on cultive également le blé, l'avoine, le seigle, l'orge, la pomme de terre, les petits pois, les carottes, les betteraves, les oignons, mais aussi le sarrasin, le chanvre, le lin, la luzerne, le trèfle et le colza.

Dans le tableau ci-après nous faisons ressortir la superficie cultivée par nature de céréales.

Céréales	Superficie cultivée en hect.
Blé, froment	58 960
Méteil	5 360
Seigle	24 025
Orge.	16 990
Sarrasin	23 450
Avoine	63 120
Petits pois	1 100
Pommes de terre	25 780
Culture maraîchère	5 305
Chanvre	19
Lin	914

La vigne ne trouve pas, dans la contrée, les chaudes températures qui, seules, peuvent conduire à maturité les raisins, mais, en revanche, certaines régions sont plantées de pommiers qui produisent un cidre excellent.

La pomologie finistérienne est représentée par les crûs renommés de Fouesnant, de Plomelin, de Clohars-Carnôët ; les crûs secondaires de Carhaix, de Châteaulin et de Plouégat-Guerrand sont également réputés. La production atteint 150 000 hectolitres par an.

L'élevage est très développé dans le département.

L'espèce bovine, qui compte 410 000 unités, est représentée par la race Froment du Léon dans les arrondissements de Morlaix et de Brest, et par la race pie-noir dans les arrondissements de Quimper, Quimperlé et Châteaulin. Ces deux races, que l'on a croisées, surtout aux environs de Baunalec et de Pont-Aven, avec la race anglaise de Durham, sont également remarquables par leur production en lait et en beurre.

La race porcine qui atteint le chiffre de 142 000 sujets, est également très répandue. Elle est la richesse des pauvres qui achètent des porcelets qu'ils engraissernt et dont le prix leur permet de payer le loyer de leurs petites fermes.

L'espèce ovine (42 000 têtes) décroît chaque jour. Elle vivait jadis sur les landes et les communaux, défrichés ou partagés pour la plupart depuis quelques années. On en trouve encore quelques troupeaux au Cap-Sizun, à Ouessant et surtout à Carhaix.

Les éleveurs bretons apportent tous leurs soins à l'amélioration de la race chevaline dont le Finistère offre une carte d'échantillons presque complète. L'augmentation de l'effectif chevalin est considérable dans le département. En 1892, on comptait 106 257 existences ; 11 484 en 1903 (1). Il s'élève maintenant à près de 150 000.

Le pays de Saint-Pol-de-Léon et de Lesneven est le centre de production des postiers ou Norfolk-Bretons qui se rencontrent aussi en moins grand nombre dans le sud-Finistère, dans la région qui s'étend entre Quimper et Scaër, où ils voisinent avec les chevaux de sang d'Elliant, d'Ergué-Armel, de Saint-Yvi, de Kerfeunteun, et les bidets et double-bidets que produisent les cantons de Quimper, Plogastel-St-Germain, Pont-l'Abbé, Pont-Croix et Douarnenez, races recherchées par les Espagnols et les Pyrénéens qui en font des chevaux de montagne, tandis que les lourds produits du Léon sont achetés par l'artillerie française, les Anglais et surtout les Allemands.

Les industries sont peu nombreuses et disséminées dans le département, en dépit de l'abondance et du bon marché de la main-d'œuvre.

A l'intérieur de la contrée existent les mines de plomb argentifère de Huelgoat et de Poullaouen dont l'exploitation fut commencée en 1422 par le duc Jean de

(1) *Statistique Agricole*, 1892, p. 118-125.

Bretagne (1) riches et abondantes en filons, mais inexploitées depuis 1868 en raison de l'invasion des eaux d'infiltration ; les mines de houille de Quimper, Kergogne et Cléden-Cap-Sizun, abandonnées depuis 1842 car la houille y était trop disséminée ; les mines d'antimoine de Kerdévet en Ergué-Cabéric, qui semblent importantes et dont l'exploitation a été commencée au printemps de l'année 1913 ; les ardoisières de Châteaulin, les carrières de kersantite de l'Hôpital-Camfrout, les gisements de kaolin de Daoulas, les fabriques de papier d'Odet, en Ergué-Cabéric, qui occupent de nombreux ouvriers et sont en voie de perpétuelle extension ; les filatures, les tanneries, les minoteries de Quimper ; les usines de conserves alimentaires de Pont-l'Abbé et du Faou ; les faïenceries renommées de Locmaria ; les usines d'iode de Plouhinec ; les établissements d'Etat : la Manufacture de tabacs de Morlaix ; les Poudreries du Moulin-Blanc et du Pont-de-Buis ; les Arsenaux de Brest.

Citons enfin de petites industries locales : dentelles, broderies, meubles bretons, qu'exécutent, à domicile, les artisans pour les revendre ensuite aux commissionnaires et aux marchands en gros.

Sur la côte, l'industrie, est, au contraire, très développée. Elle a subi une crise profonde lorsque, de 1902 à 1911, la sardine disparut du littoral du Finistère mais semble, depuis quelques mois, retrouver la prospérité de jadis.

(1) VALLAUX. — *La Basse-Bretagne*.

L'industrie principale du département est, en effet, la pêche, et principalement la pêche de la sardine. Le nombre des bateaux sardiniers est de 2 000, des pêcheurs de 20 000. Les autres pêches et, notamment, celle du thon, du maquereau, de la langouste et du homard sont importantes et en accroissement constant.

Le mouvement de la population maritime totale, de 1906 à 1907, a été de 45 527 unités pour le Finistère, alors qu'il n'était que de 216 642 pour toute la France; le nombre des inscrits maritimes, de 31 578 en 1906, pour un chiffre global de 160 619 inscrits dans toute la France, et de 35 039 en 1909, pour un chiffre de 154 869.

Tandis que l'Inscription Maritime est en baisse dans le pays, le nombre des inscrits augmente sans cesse dans le département du Finistère.

La Marine militaire bénéficie, dans des proportions correspondantes, du rendement de l'Inscription maritime. Près d'un quart des inscrits maritimes au service de l'Etat sont originaires du Finistère et, par une sorte de loi naturelle et logique, la région qui fournit le plus d'inscrits donne le plus grand nombre d'engagés volontaires : de 1904 à 1913, pendant cinq années, pour un chiffre moyen annuel de 3 625 engagés volontaires, le Finistère fournit 985 jeunes gens.

D'autre part, au 20 mai 1911, le même département comptait 2 839 officiers-mariniers, alors que l'effectif total était de 7 365.

Ces chiffres nous prouvent l'importance de l'industrie

de la pêche dans le Finistère. Les usines de conserves de poisson y sont très nombreuses, particulièrement à Audierne, Douarnenez, Le Guilvinec, Penmarch, Loctudy, Concarneau.

Elles emploient un nombreux personnel de femmes, d'enfants, de soudeurs.

En résumé, à part les industries de conserves alimentaires, le Finistère compte peu d'industries importantes et florissantes.

Quelle en est la cause ? M. Vallaux, dont les remarques nous semblent, en l'espèce, particulièrement exactes, écrit, au début du Chapitre VII de son livre « La Basse-Bretagne » :

« L'heureuse transformation de l'agriculture n'a pas
« eu son pendant dans l'industrie, sauf dans les industries
« maritimes confinées sur la lisière de l'Ar-Mor. Les
« industries maintenant mortes de l'Armorique continen-
« tale ont été resserrées et finalement étouffées dans
« d'étroites bandelettes qu'imposaient les lois physiques
« et l'état social du pays, et les industries qui vivent ou
« végètent de nos jours n'ont pu secouer la même sujé-
« tion, à la réserve de celles que l'Etat français a impor-
« tées, comme les arsenaux maritimes, ou de celles
« qui ne sont qu'un reflet d'un lointain foyer d'acti-
« vité.

« Aussi, les forces productives ayant été réduites ou
« anéanties parce qu'elles s'éparpillaient trop sur la sur-
« face du pays en une multitude de petits centres, les

« centres industriels n'ont pu donner naissance à des
« groupes de population nouveaux.

« L'habilité ouvrière n'a pu se développer; les mœurs
« ouvrières n'existent pas; la grande industrie a avorté
« dans l'œuf malgré ses appels à la main-d'œuvre étran-
« gère et la petite industrie ne tient qu'un rang bien
« modeste dans le pays demeuré presque exclusivement
« rural » (1).

C'est donc dans les lois physiques et l'état social du
département qu'il faut chercher les causes de cette situa-
tion industrielle.

* * *

Le Finistère est limité au Sud et à l'Ouest par l'Océan,
au Nord par la Manche, à l'Est par deux départements,
les Côtes-du-Nord et le Morbihan.

Sa superficie est de 672 720 h. 81 a. 52 c., qui se décom-
posent en :

Terres labourables	339 520 hectares
Prés naturels	88 000 »
Pâturages et pacages	15 076 »
Landes et terres incultes	148 701 »
Cultures diverses	13 712 »
Bois et forêts	28 590 »
Routes, canaux, lais de mer, etc. .	29 623 »

La population du Finistère, d'après le recensement
auquel il a été procédé le 5 mars 1911, s'élevait à cette
date à 809 718 habitants.

(1) M. Camille VALLAUX. — *La Basse-Bretagne*, pages 191
et 192.

Malgré le courant régulier d'émigration qui disperse chaque année une partie de ses membres, elle est en voie de continuel accroissement, ainsi que le prouve le tableau suivant :

*Mouvement de la population dans le Finistère
pendant les 20 dernières années*

Années	Naissances	Décès	Excédent des Naissances sur les décès
1891	23 860	18 914	4 946
1892	23 402	19 766	3 636
1893	24 135	19 373	4 762
1894	23 444	16 911	6 533
1895	22 991	18 490	4 501
1896	24 569	15 830	8 739
1897	23 734	15 237	8 497
1898	23 316	16 508	6 808
1899	23 884	17 108	6 776
1900	23 364	17 289	6 075
1901	24 422	15 566	8 856
1902	24 238	15 140	9 098
1903	23 975	15 345	8 630
1904	23 691	16 578	7 113
1905	24 010	16 099	7 911
1906	23 865	16 032	7 833
1907	22 798	15 710	7 088
1908	22 663	15 790	6 873
1909	22 683	15 525	7 159
1910	22 641	14 156	8 485
1911	21 777	15 837	5 940
1912	21 943	13 761	8 182

En l'an XII, elle ne comprenait que 450 000 âmes, soit 61 individus par myriare; en 1844, elle atteignait 524 394 personnes, soit 77 individus par kilomètre carré; en 1906 : 795 103.

La population a donc augmenté de 1906 à 1911, de 14 615 unités et peuplait, en 1911, le département à raison de 110 habitants par myriare.

Pendant la même période, l'excédent des naissances sur les décès s'est élevé à 37 438; il y a donc eu une émigration de 22 813 habitants qui, pendant ces cinq années, ont quitté le pays.

La densité de la population varie dans les différentes régions de la contrée. Faible dans les parages des Montagnes Noires et d'Arrée, elle est très forte sur les côtes; 232 habitants par kilomètre carré à Plouhinec; 200 à Primelin; 174 à Plozévet, communes agricoles.

Dans le département du Finistère, pendant les années 1911 et 1912, les proportions pour 10 000 habitants sont les suivantes :

Années	Naissances	Décès	Excédent des naissances sur les décès
1911	269	196	73
1912	271	170	101

En France, en 1909, la proportion des naissances pour 10 000 habitants, a été de 207, alors qu'elle s'élevait à 486 en Russie, 350 en Autriche, 341 en Espagne,

335 en Allemagne, 275 en Angleterre, 270 en Suisse, 263 en Belgique et 260 en Suède.

On voit donc que le Finistère atteint un chiffre très supérieur à la moyenne de toute la France.

Si, en raison du chiffre de sa population, la France présentait, dans son ensemble, le même excédent de naissances que le département du Finistère, l'accroissement total de la population y serait annuellement de 424 000 âmes avec le chiffre de 1910, de 270 000 avec le chiffre de 1911, et de 409 100 avec le chiffre de 1912.

Dans une proposition de loi de 1909, tendant à instituer l'assistance aux familles nombreuses, M. Argélie, député, faisait remarquer qu'on a calculé que si, depuis 1871, la France entière avait eu la natalité et la mortalité du Finistère, elle posséderait actuellement une population de 53 millions d'habitants au lieu de 39. (1)

De ces chiffres, il résulte que le Finistère est un des départements les plus peuplés de France, et en voie de perpétuel accroissement.

Il se divise en cinq arrondissements : Brest, Morlaix, Châteaulin, Quimperlé, Quimper ; en 43 cantons et en 296 communes.

Les villes principales sont, par ordre d'importance : Brest (90 540 h.) ; Quimper (49 367) ; Morlaix (15 262) ; Douarnenez (13 753) ; Quimperlé (9 188) ; Landerneau

(1) De 1900 à 1909, la population française n'augmente que de 364 000 habitants.

(8 252) ; Saint-Pol-de-Léon (7 809) ; Concarneau (7 263) ; Pont-l'Abbé (6 590) ; Audierne (4 690) ; Châteaulin (4 271) ; Carhaix (3 493).

Les voies de communication sont très nombreuses.

Trois grandes lignes traversent le département : Paris à Brest ; Savenay à Châteaulin ; Châteaulin à Landerneau.

A ces trois lignes se rattachent les chemins de fer d'embranchement de Morlaix à Roscoff ; de Quimper à Douarnenez ; de Quimper à Pont-l'Abbé ; et de Rosporden à Concarneau ; les lignes à voie étroite de Morlaix à Carhaix ; de Carhaix à Rosporden ; de Carhaix à Châteaulin ; les chemins de fer départementaux de Brest à l'Aber-Wrach, Lesneven, Plouider, Plouescat, St-Pol-de-Léon ; de Landerneau à Brignogan, de Brest à Portsall, de Douarnenez à Audierne, de Quimperlé à Pont-Aven, de Pont-Aven à Concarneau, de Pont-l'Abbé à St-Guénolé, de Morlaix à Plestin, de Plouescat à Rosporden, de Pont-l'Abbé à Audierne, de Portsall à Porspoder.

Cinq routes nationales d'une longueur de 420 k. 419 72 chemins de grande communication de 2 493 kilomètres et 2 235 chemins de petite communication d'une longueur de 3 984 kilomètres sillonnent en tous sens le territoire du Finistère et pourvoient aux besoins du commerce et de l'industrie.

Le canal de Nantes à Brest traverse également l'arrondissement de Châteaulin.

En résumé, il résulte de cette brève étude, qui n'avait d'autre but que de nous faire connaître la contrée où se déroulent les faits qui vont désormais retenir notre attention, que le Finistère est, avant tout, un département agricole.

C'est à la culture et à l'élevage plus qu'à la pêche et qu'à l'industrie, qu'il doit ses principales ressources. Il convient, cependant, de ne pas omettre d'en signaler une autre, élément de sa richesse, mais aussi — hélas ! — cause première de l'exode de ses habitants : le Tourisme.

*
* *

Lorsque vient l'été, de la France et de l'étranger arrivent en foule les touristes, attirés par la renommée des sites célèbres, la variété des costumes, l'originalité des mœurs.

A chaque tournant de leur route apparaît un aspect nouveau du paysage. Les rudes montagnes aux pentes couvertes de landes frustes, de bruyères roses, d'ajoncs d'or, s'entr'ouvrent pour offrir aux yeux du voyageur la douceur imprévue de baies, où, sur la mer calme et bleue, voguent au gré de la brise marine, les sardiniers aux voiles d'ocre.

Ici, ce sont Huelgoat et ses vastes forêts semées de pierres druidiques ; là, Penmarch aux récifs couverts d'écume, la Pointe-du-Raz et ses falaises abruptes vers lesquelles monte éternellement la clameur des flots qui

ont enseveli dans leurs courants dangereux tant de vaillants matelots du Cap-Sizun.

Plus loin, la Baie des Trépassés où la mer pitoyable ramène, pour leur sépulture, les cadavres des noyés ; l'Enfer de Plogoff, la Baie d'Audierne que, le soir, le phare d'Eckmühl poudre de l'or de ses rayons, la Baie de Douarnenez, des profondeurs de laquelle les vieux pêcheurs croient entendre monter, par les nuits calmes, l'appel des cloches des cathédrales où d'immortels desservants célèbrent, au dire de la légende bretonne, une éternelle messe pour le repos de l'âme des maudits qui peuplèrent jadis la ville engloutie : Ys, la Voluptueuse, Ys, l'Impure.

Et voici Brest et sa rade où toutes les marines du monde pourraient évoluer à l'aise ; Morlaix et ses vieilles maisons ; Concarneau et sa Ville-Close ; Pont-Aven, la Cité des peintres et des poètes ; Beg-Meil, dont les villas blanches semblent posées comme des mouettes au bord du flot et dont les eaux, toujours calmes, reflètent, chaque automne, les fruits dorés et odorants qui pendent aux branches alourdies des pommiers.

Les touristes viennent, séjournent, et repartent.

Ils ne s'en vont pas toujours seuls et, aux fins de saisons, on voit, hélas ! sur les quais des gares, se mêler à leur foule pressée les petites paysannes aux coiffes blanches engagées comme domestiques.

Et c'est l'exemple donné... bientôt imité.

D'autres les suivent : filles et valets de ferme dédai-

gneux du labeur des champs, artisans tentés par les salaires élevés des grands centres, marins las de demander à la mer une proie qu'elle leur refuse.

Et les uns très vieux, les autres très jeunes, parfois vieillards, souvent enfants, ils partent et vont grossir la longue file des émigrants qui, au long de la route qui mène à la Ville, à l'Inconnu, au Rêve, s'allonge démesurément et les éloigne de la terre maternelle que beaucoup ne reverront jamais.

C'est d'eux que nous allons parler maintenant.

CHAPITRE II

LES FAITS

Nous avons vu, au cours du chapitre précédent, que l'émigration finistérienne était certaine et que les chiffres nous en démontrent pleinement la réalité.

On n'a pas oublié, en effet, que pour la période quinquennale de 1906 à 1911, la population du département n'a augmenté que de 14615 habitants (1906 : 795403 habitants, 1911 : 809718 habitants), alors que pendant le même laps de temps, l'excédent des naissances sur les décès était de 37438 âmes.

Il est donc établi que 22813 personnes ont, de 1906 à 1911, quitté leur pays d'origine.

Ce chiffre est bien inférieur à la réalité si l'on considère l'émigration au point de vue auquel nous nous plaçons : exode des campagnes vers les villes.

Brest, Quimper, Morlaix exercent sur les populations rurales une réelle attraction et c'est par milliers que les cultivateurs abandonnent leurs champs pour devenir des citadins. Cette émigration intérieure est au moins

égale à celle qui se produit vers l'extérieur du département : on peut donc évaluer, sans crainte de commettre une erreur, à 45 000 environ le nombre des émigrants ruraux de 1906 à 1911.

On pourrait objecter que l'élément rural ne constitue pas, à lui seul, le courant d'émigration ; qu'il y a en outre des ouvriers et des marins des villes.

Ces derniers éléments, ainsi que nous le verrons plus loin, ne sont pas à retenir ; les ouvriers sont proportionnellement peu nombreux dans le Finistère, sauf dans quelques villes : Quimper, Morlaix et surtout Brest. Ce sont, en majeure partie, des ouvriers des arsenaux de la Marine ; le travail ne leur fait pas défaut et ils n'émigrent pas.

Quant aux marins, ils sont réfractaires à tout exode.

Aux heures les plus douloureuses de la crise sardinière, ils ont tenté de changer de profession... ils sont partis vers les mines du Nord et les verreries de la Marne. Presque tous sont revenus. Vivre sous terre, loin de la lumière, alors que depuis l'enfance ils n'étaient accoutumés à voir que les larges horizons des côtes bretonnes, était pour eux une chose impossible : ils se sont rapatriés, quelquefois dès le lendemain, toujours moins d'un an après leur départ. D'ailleurs, ainsi que nous aurons maintes fois l'occasion de le faire remarquer par la suite, la plupart des marins finistériens sont des ruraux et vivent une existence mixte au sein des petites agglomérations.

Ce sont les cultivateurs qui constituent la presque totalité de l'émigration.

D'autres chiffres viennent se joindre aux précédents et démontrer l'importance du mouvement que nous nous efforçons de décrire; le nombre considérable de jeunes gens appartenant au département du Finistère et qui ont comparu devant le Conseil de Révision dans d'autres départements. La proportion a été la suivante de 1907 à 1912.

Classe 1907	537
» 1908	449
» 1909	442
» 1910	457
» 1911	531
» 1912	461 (1).

N'est-ce pas là la preuve évidente que l'émigration atteint d'énormes proportions dans la contrée, surtout si l'on veut bien remarquer que c'est en général après le service militaire que les jeunes gens quittent le pays!

Quels sont ces émigrants? Quelles professions exerçaient-ils? Quels sont les centres qui les attirent? Quels métiers les y attendent?

Autant de questions qui rentrent dans le champ de nos recherches et auxquelles nous comptons répondre.

Pour y parvenir, nous avons dressé dans de nombreuses communes un questionnaire auquel d'aimables cor-

(1) Chiffres fournis par les bureaux de la Préfecture du Finistère.

respondants ont bien voulu faire bon accueil et, grâce aux nombreux renseignements qui nous sont parvenus, nous avons pu constituer un tableau général de l'émigration rurale et des migrations temporaires dans le Finistère.

Ce tableau est-il l'exact reflet de la réalité ? Certes non. Bien des erreurs, de nombreuses omissions ont, sans doute, dû s'y glisser à notre insu. Tel quel, il représente cependant, croyons-nous, un résumé assez fidèle des grands courants d'émigrations qui traversent les campagnes finistériennes, drainent sur leur passage les forces vives de la contrée.

Ainsi qu'il apparaît à l'examen de ce tableau, le phénomène d'émigration revêt, dans le département deux aspects absolument distincts : il est définitif ou il est temporaire.

C'est dans cet ordre que nous allons l'étudier.

1^o L'Émigration proprement dite

L'émigration proprement dite ou émigration définitive est la forme la plus fréquente du phénomène que nous décrivons. Des ruraux quittent leur lieu d'habitat ordinaire pour s'établir soit dans les agglomérations urbaines du département, soit dans des villes ou même dans les campagnes du reste de la France et de l'étranger, et ce, sans esprit de retour, tout au moins prochain.

Il ne faut d'ailleurs pas prendre ce terme de « définitive » dans un sens trop absolu. Il est bien évident que beaucoup parmi ceux qui ne reviendront pas, partent avec l'espoir de revenir à une date, souvent éloignée de quelques années, mais qu'ils localisent approximativement dans l'avenir, vœu qu'ils ne réaliseront jamais, tandis que d'autres qui avaient trop présumé de leurs forces morales ou physiques et ne comptaient plus revoir le pays natal, ressentent les atteintes du mal du pays, et, entraînés par cet invincible instinct qui lie les êtres aux choses, reviennent un jour au village où ils sont nés.

Ce sont là des exceptions : la majeure partie des émigrants ruraux ne revient pas à son point de départ et se fixe à jamais dans le pays qu'elle a adopté.

Les domestiques de ferme constituent l'élément le plus important de cet exode rural.

Mal payés, grossièrement nourris, privés de distractions, contraints à de rudes travaux, ils quittent en foule la campagne pour la ville.

Les hommes émigrent, en général, vers l'âge de 18 ans ou encore de 24 ans, alors qu'ils ont accompli leur service militaire.

Quelques-uns continuent à exercer leur métier ; beaucoup deviennent domestiques, employés dans les grandes villes de France, ou encore chemineaux.

Ils sollicitent et obtiennent souvent des places de facteur, de gendarme, de garde républicain.

A eux se joignent des fils de cultivateurs aisés que la

Tableau de l'émigration finistérienne

Point de départ de l'émigration (Profession des émigrants)	Lieux d'émigration (Profession des émigrés)	
	Émigrations définitives	Émigrations temporaires
<i>Arrondissement de Quimper</i>		
<i>Canton de Fouesnant</i> Journaliers, ouvriers agricoles, filles de ferme, enfants de 12 à 17 ans.	Paris (terrassiers, domestiques). Aisne, Loire-Inférieure, Ardennes, Meuse (apprentis verriers).	
<i>Canton de Pont-l'Abbé</i> Marins, petits fermiers, propriétaires ruraux.	Fermiers dans le reste du Finistère; Marne (ouvriers agricoles).	Terre-Neuve, Islande (pêche de la morue).
<i>Canton de Plogastel-St-Germain</i> Domestiques de ferme des deux sexes, petits propriétaires.	Paris (terrassiers, domestiques); Le Havre et Trélazé (manœuvres); Brest (commerçants et ouvriers de l'arsenal).	

<i>Canton de Douarnenez</i> Enfants de 14 à 17 ans, ouvriers agricoles, domestiques de ferme des deux sexes, petits propriétaires, soudeurs, employés d'usines des deux sexes.	Marne (verreries); Paris (domestiques, charreliers); Le Havre (manœuvres); Brest (ouvriers); Canada (agriculteurs); Paris, Belgique (ouvriers, employés).	Beauce (ouvriers agricoles).
<i>Canton de Pont-Croix</i> Familles de marins-pêcheurs-fermiers, domestiques de ferme des deux sexes, ouvriers, petits commerçants, maçons.	Nord (mineurs); Paris, Brest, Nantes (ouvriers); Algérie, Archon (pêcheries); Paris, Brest, Nantes (domestiques); Brest, Nantes (ouvriers).	Villes du Finistère et de la France (maçons); Beauce, Normandie (ouvriers agricoles).
<i>Canton de Quimper</i> Domestiques de ferme.	Paris (domestiques).	
<i>Canton de Rosperden</i> Journaliers.	Paris (charretiers).	
	<i>Arrondissement de Châteaulin</i>	
<i>Canton du Huelgoat</i> Ouvriers, domestiques de ferme, petits propriétaires ruraux.	Le Havre, Paris (ouvriers); Paris (domestiques); Le Havre (manœuvres); Canada (agriculteurs).	Normandie, Loiret (ouvriers agricoles).

Tableau de l'émigration finistérienne (suite)

Point de départ de l'émigration (Profession des émigrants)	Lieux d'émigration (Profession des émigrés)	
	Émigrations définitives	Émigrations temporaires
<i>Arrondissement de Châteaulin (suite)</i>		
<i>Canton de Pleyben</i> Ouvriers ardoisiers, journaliers, fermiers.	Côtes-du-Nord (carriers); Angers, Trélazé (ouvriers ardoisiers); Canada (agricult., manœuvres).	Beauce (ouvriers agricoles).
<i>Canton de Châteauneuf</i> Ouvriers, domestiques de ferme, petits fermiers.	Paris, Trélazé (ouvriers); Le Havre (manœuvres); Canada (ouvriers agricoles).	Normandie (ouvriers agricoles).
<i>Canton de Garhais</i> Ouvriers agricoles, petits fermiers.	Brest (ouvriers à l'arsenal).	Beauce, Normandie (ouvriers agricoles).
<i>Canton de Crozon</i> Charpentiers, marins.		
<i>Canton du Faou</i> Cultivateurs, journaliers agricoles.		
	Paris, Brest (ouvr.); Angleterre, Canada (manœuvres, agricult.).	

<i>Arrondissement de Quimper</i>		
<i>Cantons de Bannalec et Scaër</i>	Normandie (élevage) ; Canada (agriculteurs) ; Nord (mineurs).	Beauce, Seine-et-Oise (ouvriers agricoles).
<i>Cantons de Pont-Aven et Quimperlé</i>	Paris (domestiques) ; Saint-Nazaire (chantiers de constructions).	
<i>Arrondissement de Morlaix</i>		
<i>Canton de St-Pol-de-Léon</i>	Grandes villes françaises (commerçants en primeurs). Roscoff, Saint-Pol-de-Léon (emballeurs chez les expéditeurs).	Angleterre (vente des primeurs) ; Brest, Quimper, Paris, Grandes villes de France (vente de primeurs).
<i>Canton de Plouigneau</i>	Paris (domestiques, infirmières).	Lot-et-Garonne (récolte du raisin) ; Banlieue de Paris, Normandie (ouvriers agricoles) ; Landrecies, Sèvres (verreries).

Tableau de l'émigration finistérienne (fin)

Point de départ de l'émigration (Profession des émigrants)	Lieux d'émigration (Profession des émigrés)	
	Émigrations définitives	Émigrations temporaires
<i>Arrondissement de Morlaix (suite)</i>		
<i>Canton de Lanneur</i> Fermiers, domestiques, journaliers agricoles.	Paris, Le Havre, Brest (domesti- ques, ouvriers); France (em- ployés de chemins de fer).	Oise, Seine-et-Oise, Normandie (ouvriers agricoles).
<i>Canton de Plouescat</i> Cultivateurs aisés.	Canada (agriculteurs).	
<i>Canton de Morlaix</i> Domestiques (femmes), enfants de 14 à 18 ans.	Paris (domestiques); Est-Centre (verreries).	
<i>Canton de St-Thégonnec</i> Propriétaires aisés, domestiques, journaliers agricoles, journaliers, terrassiers, ouvriers.	Canada (agriculteurs, domestiques agricoles, manœuvres); Trélazé, Angers (ouvriers, ardoisiers).	

Arrondissement de Brest

Canton de Lesneven

Cultivateurs propriétaires, ouvriers, domestiques agricoles.

Canada (agriculteurs) ; France (employés de chemins de fer) ; Brest (commerçants, ouvriers, employés).

Canton de Daoulas

Cultivateurs, journaliers, domestiques agricoles.

Canada (agriculteurs) ; Brest, Le Havre, Toulon, Paris (domestiques, ouvriers).
Angleterre (vente des fraises).

3^e Canton de Brest

Agriculteurs, ouvriers.

Canada (agriculteurs) ; Brest (ouvriers).

Cantons de St-Renan, Landerneau, Ploudiry, etc.

Ouvriers et domestiques agricoles.

Brest (domestiques, ouvriers, employés) ; Poudreries du Moulin-Blanc (ouvriers) ; Paris, Toulon, Le Havre (ouvriers).

ferme paternelle, fréquemment donnée à l'aîné, ne peut plus nourrir; munis d'un petit pécule ou du montant de leur soulte, ils s'établissent soit dans les villes du département, soit au Havre et à Paris, et y deviennent de petits commerçants, des débitants, très souvent.

Les petits fermiers ou « penn-ti » quittent aussi, en grand nombre, les propriétés dont ils étaient locataires. Ce sont les malheureux, les parias de la terre bretonne; ils sous-louent au fermier principal qui, souvent, les exploitent. A leur tour, ils se vengent sur le sol auquel ils font trop produire, qu'ils épuisent. Viennent les années mauvaises, qu'augmente exagérément le nombre de leurs enfants, ils ne peuvent plus payer leur loyer et ils partent.

Comme les journaliers ou ouvriers agricoles, dont les salaires sont infimes, ils exerceront tous les métiers et principalement ceux qui ne demandent aucune spécialisation; mais seulement de la force et de l'endurance : carriers, mineurs, verriers, charretiers, terrassiers, manœuvres surtout.

D'autres encore suivent leur exemple : marins, locataires de petites propriétés des communes mixtes, agricoles et maritimes à la fois, des cantons de Pont-l'Abbé, Pont-Croix, Douarnenez, que la crise sardinière a laissés sans ressources et qui abandonnent leur ferme, trop exigüe pour les nourrir à elle seule; artisans, petits commerçants ruinés par la concurrence des grandes villes proches où il est si facile maintenant de se rendre

au jour de marché pour y acquérir à meilleur compte les produits élégants, mieux présentés qui viennent des grandes manufactures.

Ouvriers dont les industries périclitent, tels les ardoisiers de Châteaulin.

Domestiques, fermiers, journaliers, artisans sont, en général, de pauvres gens qui n'ont d'autre bien au soleil que leurs bras et leur endurance ; mais, depuis quelques années, d'autres se joignent à eux, propriétaires aisés, possesseurs de quelques hectares qui, guidés par l'esprit d'aventure et l'envie de s'enrichir, vendent leurs biens et s'établissent soit dans les villes où ils s'improvisent négociants, soit dans les départements voisins où le prix de la terre est moins élevé (telle la normandie), soit même au Canada. Mouvement de départ dangereux, entre tous, et qui, s'il se généralisait, porterait gravement atteinte aux intérêts agricoles du département.

Les femmes émigrent peu ; seulement pour rejoindre leurs maris et reconstituer, avec les débris de l'ancien, un nouveau foyer dans le lieu où le chef de la communauté a élu domicile.

En revanche, l'exode des jeunes filles a pris, depuis quelques années, des proportions inquiétantes ; de tous, il est le plus considérable.

Filles d'artisans, d'ouvriers, de petits commerçants besogneux, domestiques de ferme, elles se placent en qualité de bonnes au chef-lieu de canton, chez les fonctionnaires de l'endroit ou comme servantes dans les

auberges. C'est la première étape. De là elles iront au chef-lieu d'arrondissement où leurs gains augmenteront. Et enfin, attirées par l'appât de gages plus importants, elles partiront pour Paris.

A leur troupe se joindront les dentellières. De 1902 à 1911, l'industrie de la dentelle a occupé en Bretagne, et surtout dans l'arrondissement de Quimper, de nombreuses ouvrières. Dans certaines communes, toutes les femmes de 8 à 60 ans, et jusqu'aux petits garçons, n'ont plus connu d'autres métiers que la fabrication de dentelles grossières comme le « picot » ou fines comme « l'Irlande » que des commissionnaires recueillaient dans chaque village et qu'ils expédiaient à Paris et en Angleterre.

L'argent affluait dans les plus pauvres maisons où le mari ne travaillait plus, où la femme oubliait de vaquer aux soins du ménage, où les enfants désertaient l'école communale.

Puis, en 1912, le charme a été rompu. Les élégantes des grandes villes se sont lassées d'orner leurs toilettes des fines dentelles qu'en Basse-Bretagne tissaient pour leur luxe les doigts maladroits ou tremblants des petites filles ou des vieilles femmes et un beau jour, les commandes ont cessé.

De cette éphémère richesse, il n'est rien resté que le dégoût des travaux plus rudes des champs et les dentellières de 16 à 30 ans ont quitté en grande partie le Finistère pour les villes.

Comme leurs compatriotes que nous énumérons tout à l'heure, elles y deviendront, plus souvent, « des bonnes à tout faire ».

Quelques-unes, l'élite, parviendront à l'emploi d'infirmières, d'employées ou auront la chance de tomber sur de bons maîtres ou de se marier. Mais la plupart, en raison de leur ignorance, de leur manque de connaissances spéciales, ne se hausseront jamais jusqu'à l'aristocratie des gens de maisons que gagent les bourgeois aisés.

Elles seront réservées aux bas emplois, vivront dans d'étroites cuisines chez de petits bourgeois qui ne leur épargneront pas les labeurs fatigants.

Leur sort est pitoyable, car ce sont elles qui sont vraiment, parce que femmes et parce que jeunes et inexpérimentées, les victimes de l'émigration.

Un beau matin, elles ont quitté leur village, tentées par les dires de camarades trop orgueilleuses pour avouer leur déconvenue, dont les lettres vantaient la ville, ses plaisirs, ses gains merveilleux.

Revêtues de leurs habits des dimanches, leurs coiffes et leurs cols blancs bien repassés, raides d'empois, elles ont pris le train à la gare prochaine et maintenant elles vont vers Paris, Le Havre, Nantes, Roubaix, heureuses et émues comme des fiancées. Tragiques fiançailles des petites bonnes à tout faire !

Certes, il en est qui réussiront et qui reviendront quelques années plus tard au pays, nanties de quelques

économies, retrouver et épouser le « promis » de leur choix.

Mais combien d'autres sombreront là-bas ! Combien mourront ou y vivront, avilies.

Combien seront ces pauvres exploitées mal nourries, mal logées, mal traitées, mal payées par des maîtres exigeants et durs. Combien deviendront, séduites par le valet de chambre ou le cocher du premier, un soir ou dans la promiscuité du sixième, mal défendues par leur jeunesse, où séduites par d'amoureuses promesses, elles auront cédé, des maîtresses d'abord, puis de pauvres filles-mères que le maître chasse et qui, trop souvent vont finir à la rue, prostituées inscrites sur les registres de la Préfecture de police, clientes assidues de la Tour Pointue et de Saint-Lazare, bêtes humaines, sans joies et presque sans âme, sacrifiées au désir de l'homme.

Quelle fin sera la leur ? Epuisées, flétries à 25 ans, elles termineront leurs jours dans quelque lit d'hôpital, victimes de la syphilis ou de la tuberculose.

Elles seront ces petites bretonnes pâles, résignées, si faciles à soigner, si peu exigeantes, dont les visages émaciés semblent retrouver, aux approches de la mort, une éphémère jeunesse.

Et l'interne de garde, et l'infirmière de service s'arrêteront parfois, émus, à leur chevet, étonnés de les voir demeurer si longtemps immobiles, les yeux fixés sur quelque rêve qu'ils sont inhabiles à surprendre. Souvenirs de leur enfance laborieuse, de leur adolescence

joyeuse. Visions de la terre natale : matins de printemps où, de l'humus fécond sourdent les tiges frêles des blés en leur verdeur première ; soirs d'été où, traînés par les petits chevaux de Cornouailles, rentrent dans les cours de fermes les charrettes lourdes d'épis fauchés. Jours de fêtes où, sur les places, au son des binious, se déroule, lente, grave, presque religieuse, la « gavotte », danse d'Armorique. Nuits de veillées où, près de l'âtre qui se consume, on se réunit autour des lits clos où moururent les ancêtres, pour chanter quelque'une de ces monotones plaintes où traîne un peu de l'âme bretonne, idéaliste et rêveuse, et que surent si bien recueillir et traduire Luzel, et Anatole Le Braz.

Rappels du pays à l'unique parfum où le vent qui vient d'Amérique, saturé des senteurs amères de l'Océan, revêt tout à coup une douceur inattendue pour s'être chargé, dès la côte bretonne, des arômes plus doux, prenants et enveloppants à la fois, des bois de pins, des bruyères bruissantes, des champs d'ajoncs et de genêts en fleurs.

Et les petites bretonnes s'endorment à jamais dans le mirage de leurs rêves, oubliées et lointaines de la salle d'hôpital où l'on gémit, où l'on pleure, où la chair douloureuse de pauvres loques humaines crie et souffre.

*
* *

Hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles émigrent donc en foule. On pourrait croire que les enfants que

leur jeune âge et aussi l'affection de leurs parents devaient protéger, sont épargnés et ne prennent aucune part à l'exode rural.

Il n'en est rien. Depuis 1904, des agents spéciaux parcourent les campagnes, et, moyennant un salaire très peu élevé : de dix francs par mois, en général, obtiennent des parents l'autorisation de les embaucher comme apprentis et de les diriger vers les grandes verreries.

Emigration honteuse s'il en fut et qui vient s'attaquer aux sources mêmes du renouvellement de la race.

Tels sont les émigrants ruraux de la Bretagne : artisans, journaliers, marins, petits propriétaires, enfants, mais surtout domestiques agricoles, tous gens sans connaissances spéciales, aptes seulement aux durs métiers de force et d'endurance.

*
* * *

Où va ce flot de déracinés ?

A quelles contrées font-ils présent des forces productrices qu'ils enlèvent à leur patrie ?

Il est aisé et malaisé à la fois de répondre à cette question.

Ils vont partout. Ils vont partout où ils espèrent mieux vivre et gagner plus, partout où on a besoin de bras, partout où l'offre de la population indigène ne suffit pas à la demande des employeurs.

Ils vont dans toute la France, parfois à l'étranger. Dans toute contrée on rencontre des Bretons, des Finistériens, et c'est surprise fréquente pour les voyageurs d'entendre résonner, dans les rues des villes du centre, du nord, ou de la banlieue parisienne, la rude langue des Celtes d'Armorique.

Il existe cependant des régions vers lesquelles les Finistériens se dirigent plus volontiers et l'on peut dire que les principales émigrations ont pour but, Brest dans le Finistère ; Paris, sa banlieue, Angers, Trélazé, Le Havre, la Marne, l'Aisne, les Ardennes, la Meuse, le Bassin d'Arcachon en France ; le Canada à l'étranger.

Vers Brest et ses arsenaux se dirigent beaucoup d'émigrants qu'attirent non seulement les salaires plus élevés, mais aussi la gaîté, l'animation de cette ville bien bretonne, et surtout sa qualité de grand port militaire ; au fond du cœur de tout breton n'y a-t-il pas l'amour indéracinable de la Mer « l'Ar Mor » ?

Aussi, nombreux sont les habitants des arrondissements de Morlaix, de Quimper et surtout de Brest qui subissent l'attraction de cette formidable agglomération de près de 100 000 habitants qui laisse loin derrière elle toutes les petites cités bretonnes qui, elles aussi, enlèvent aux campagnes des habitants, mais dans des proportions infimes.

Paris exerce sur les habitants des campagnes finistériennes la même fascination que sur les ruraux du reste de la France. Ils y sont très nombreux. En 1896, sur

98659 Bretons qui habitaient Paris et sa banlieue, on comptait 14241 Finistériens (1).

A l'heure actuelle, ce chiffre dépasse certainement 30 000 âmes.

Les Finistériens habitent de préférence les arrondissements de la périphérie.

Aucune statistique n'a été faite à ce sujet, mais nous savons que les Finistériens exercent, en général, les métiers de manœuvres, terrassiers, employés aux chemins de fer, aux tramways, au métropolitain.

Dans la banlieue, on les trouve en assez grand nombre. A Saint-Denis, ils entrent pour un cinquième dans l'effectif total de la population (2). Ils y sont employés dans les usines de produits chimiques,

Dans les campagnes qui environnent la Capitale et où s'étendent les immenses zones de culture dont vit partiellement Paris, les Bretons, ouvriers agricoles, sont également très nombreux.

Vers l'Anjou, une émigration importante se dirige. Elle s'explique aisément. Jadis les ardoisières de Châteaulin étaient en pleine production et occupaient, en grand nombre, des ouvriers des deux catégories extracteurs et tailleurs d'ardoises.

Elles sont actuellement en décadence et presque épuisées; on emploie moins de main-d'œuvre et les ouvriers

(1) TRÉOGAT.

(2) TRÉOGAT. — *Loc. cit.*

émigrent vers l'Anjou où de nombreuses et florissantes carrières d'ardoises leur permettent de continuer à exercer un métier auquel ils sont de longtemps habitués.

Des cantons de Pleyben et de Châteauneuf, ils partent en groupes importants et vont s'établir, sans esprit de retour, à Trélazé en Anjou. De Pleyben, 70 ouvriers émigrent chaque année (1) à destination de ces ardoisières où vivent, à l'heure actuelle, des colonies entières de Finistériens.

Ces colonies, nous les retrouvons plus nombreuses et plus compactes encore au Havre où elles occupent deux faubourgs, la plaine de l'Eure et le faubourg St-François où l'on ne parle guère que le breton.

Les finistériens du Havre s'établissent souvent commerçants, mais exercent surtout la profession de marins de commerce sur les paquebots de la Compagnie Transatlantique, sur les bateaux des Chargeurs Réunis, sur les Chalands de la Seine.

Des cantons de Fouesnant, Douarnenez, Morlaix, partent chaque année, jusqu'à 1912, pour les verreries, de nombreux enfants. A la suite d'incidents fâcheux, ce mouvement d'exode s'est ralenti. Mais il existe encore, et, au mois de mai 1913, la 4^e Circonscription d'Inspection du Travail signalait dans les départements de l'Aisne, des Ardennes, de la Marne, de la Meuse, de la

(1) VALLAUX. — *Loc. cit.*

Meurthe-et-Moselle et des Vosges, la présence de
99 apprentis verriers originaires du Finistère et âgés :

8 de 18 ans.
17 de 17 »
22 de 16 »
25 de 15 »
25 de 14 »
1 de 13 »

Ils étaient nés :

28 à Fouesnant,
18 à Bénodet,
16 à La Forêt-Fouesnant,
6 à Clohars-Fouesnant,
6 à Gouesnach,
6 à Pleuven,
3 à Quimper,
3 à Brest,
3 à Penhars,
2 à Ergué-Armel,
1 à Loctudy,
1 à Lambézellec,
1 à Querrien,
1 à Quimperlé,
1 à Saint-Marc,
1 à Plougasnou (1).

50 autres sont partis de Ploaré et Pouldavid ; 30 de
Morlaix.

(1) Renseignements fournis par la Préfecture du Finistère.

On peut évaluer à 300 environ le nombre des enfants ainsi éloignés, dès leur jeunesse, du pays natal : ils ont à supporter le contact continuel des foyers ardents, à subir des températures élevées. Quel odieux calcul peut pousser les parents à les soumettre à ce supplice ?

Dans le bassin d'Arcachon vivent les exilés du Cap-Sizun et du canton de Douarnenez ; ils s'y livrent toujours à la pêche mais ne sont plus cultivateurs.

Enfin, sur tous les chantiers de lignes de chemins de fer en construction, on rencontre de nombreux bretons : localiser leurs habitats est impossible : ils se déplacent chaque jour.

En Normandie se sont établis des éleveurs de Bannalec et de Scaër ; tentés par les vastes herbages, ils ont émigré vers cette contrée où ils peuvent donner libre essor à leurs goûts. Ils ont fort bien réussi.

Ces émigrations ont toutes un point commun : elles ont comme but : La France.

Parfois, tout au contraire, c'est vers le Canada que le Bas-Breton se dirige, soit pour y exercer le métier de manœuvre, soit pour s'y adonner à la culture et à l'élevage.

Les terres lointaines tentent peu d'ordinaire le Finistérien qui aime la France et veut y demeurer.

Le courant d'émigration vers la République Argentine qui entraîna, hors de leur pays, il y a près de trente ans, quelques centaines de Bretons, n'eut ni grande intensité ni longue durée.

L'exode vers le Canada semble avoir été plus sérieux. Il se continue encore actuellement.

Ce mouvement prit naissance en 1902, dans les Côtes-du-Nord, à St-Brieuc.

Un Comité s'y constitua. Il avait pour but de diriger vers le Canada, et plus particulièrement vers la région de Saskatchewan des paysans bretons auxquels on offrait 64 hectares de terrain pour 64 francs, à charge pour eux de les défricher en cinq ans.

Comité puissant, affilié à un Comité Directeur dont le siège était à Paris et qui ne tarda pas à compter de nombreux adhérents dans les départements voisins : Morbihan, Ille-et-Vilaine, Finistère.

Dans ce dernier département, le principal centre du mouvement fut Morlaix.

Une propagande très active s'organisa. Des conférenciers parcoururent le pays, vantant les richesses de cette terre de cocagne ; des projections montrèrent de riantes aspects de la campagne canadienne ; les journaux régionaux publièrent des lettres d'émigrés qui, d'ailleurs, gardaient un prudent anonymat, et qui célébraient les mérites de leur nouvelle patrie.

Rien n'y était épargné : appels véhéments, récits de chasses fabuleuses ; descriptions outrées du pittoresque d'image d'Épinal.

Certains de ces articles méritent d'être reproduits :

« Mes chers compatriotes, lisons-nous dans l'*Indépendance Bretonne* du 5 avril 1903, plusieurs d'entre

vous ont déjà entendu parler des avantages qu'offre le Canada aux nouveaux colons. Chacun possède 65 hectares de terrain pour 50 francs. C'est un revenu de 600 francs accordé à tout nouveau venu, pourvu qu'il soit âgé d'au moins 18 ans ».

Du même journal, le 1^{er} décembre 1903 : « Je vous présente une bourse pleine à vous qui êtes pauvre ; je vous offre 64 hectares de bonne terre pour 64 francs à vous qui ne possédez pas un mètre carré personnellement, et vous osez me répondre que vous aimez autant qu'un autre s'empare de cette bourse ; qu'un autre prenne ces terres que de les faire vôtres, parce que vous préférez votre pauvreté bretonne ? Et vos enfants qui vous demandent du pain, ces enfants qui, bientôt plus éclairés que vous, vont chercher fortune en France, qui ne voudront plus goûter votre misère, ni manger à votre table ; vous aimez mieux leur refuser une fortune facile, vous aimez mieux vous séparer d'eux que d'accepter ma proposition ! Alors, laissez-moi penser de vous ce que je voudrai et garder dans mon intérieur le qualificatif que vous méritez ! »

Plus loin, cet adroit passage qui devait plaire particulièrement aux paysans bretons, tous plus ou moins braconniers. Un métis qui me servait de guide dans ma dernière course me disait : « J'ai tué, l'hiver dernier, 1500 rats musqués, 12 chevreuils, 17 loups, 2 orignaux, 30 bêtes puantes, plusieurs renards et 3 ours. J'ai vendu ma pelleterie pour plus de 2000 francs ».

De *L'Arvor* du 26 juin 1904, ce fragment pittoresque qui ne pouvait manquer de frapper l'esprit des Bas-Bretons, qui ne se refusent jamais, lorsqu'ils visitent les « foires » foraines, l'entrée des baraques où, moyennant deux sous, on peut voir un « vrai sauvage ». Nous voyons assez souvent des sauvages : hommes et femmes portant de grandes robes, ils ont la figure peinte en rouge et deux grandes nattes qui leur descendent le long du corps : les chefs portent des peaux d'animaux rares. Ils sont très doux, mais il ne faut pas avoir l'air de se moquer d'eux ».

Quelques lignes auparavant : « A Flett's-Spring où je suis actuellement, un Français est arrivé, il y a onze ans ; il vient de vendre sa concession 126 000 francs ; il était arrivé avec 17 francs en poche ; je tiens ces détails de lui-même ».

Et, enfin, dans *l'Ouest-Eclair* du 1^{er} septembre 1903, cette affirmation, mise sous le couvert de la religion, que termine un vibrant appel à l'émigration : « Le religieux qui m'accompagnait dans ce dernier voyage ne pouvait s'empêcher de s'écrier : « J'ai vu une grande partie de la Saskat-Chewan et je n'ai jamais rencontré de terres aussi belles, aussi avantageuses ; hâtez-vous de faire venir vos Bretons !

Préparez-vous donc, mes chers amis, et vous, surtout, petits fermiers, qui aurez bientôt à solder la Saint-Michel ; pensez que dans un an toute votre récolte sera à vous, votre bétail vous appartiendra comme le reste

et, dans cinq ans, vous serez propriétaires de 64 hectares de terre qui vaudront 15 à 20 000 francs.

Cette propagande ardente devait porter ses fruits ; de nombreux paysans des Côtes-du-Nord, du Morbihan, du Finistère émigrèrent au Canada.

Ils durent y déchanter ; force leur fut de constater que, sans avances assez considérables, on ne pouvait s'établir colon, et que les 64 hectares acquis à si bon compte n'étaient, en réalité, que des forêts dont le défrichement demandait de longues années, situées dans des régions où l'hiver était rude, éloignées de dix lieues de toute agglomération...

Beaucoup revinrent... Le plus grand nombre, privés de ressources, demeurèrent et durent, pour gagner leur vie, accepter les métiers les plus durs et les moins rétribués.

Malgré tout, le mouvement d'exode continua. Le 22 mars 1904, le journal « Le Nouvelliste de Bretagne », signalait le départ de 400 bretons, hommes, femmes, enfants, qui s'étaient embarqués à St-Malo, la veille, à destination du Canada.

Le Gouvernement Français s'émut, et la « Revue Générale de la Marine Marchande » du 14 juillet 1904 publiait une circulaire qu'il adressait, à cette époque, à tous les maires des communes de Bretagne, pour les inviter à détourner le mouvement vers nos possessions d'Algérie.

Malgré ces louables efforts, de 1904 à 1913, de nom-

breuses émigrations vers le Canada se sont encore produites dans toute la Bretagne et, particulièrement, dans le Finistère, au Huelgoat, à Saint-Thégonnec, La Feuillée, Daoulas, Lesneven, Scaër, Bannalec, Pleyben, Ploaré, Plogonnec, Plougastel-Daoulas, Coray, Kernouës (1).

Le mouvement vers l'Algérie, que la circulaire ministérielle s'efforçait de susciter n'a, par contre, obtenu aucun succès. Le Breton n'est pas colonisateur et, nulle part dans les documents qui nous ont été adressés, il n'est fait mention de départs de Finistériens pour les colonies.

Nous avons pu, cependant, savoir que dans les cantons bigoudens de Plougastel-St-Germain et de Pont-l'Abbé, et particulièrement dans la grande et belle commune agricole de Plozévet, un mouvement d'émigration vers Sidi-Tehili, en Tunisie, avait pris naissance depuis deux ans...

(1) Nos correspondants nous ont indiqué les chiffres suivants d'exodes vers le Canada.

De Kernouës	en 1908	sont partis	13 habitants
Pleyben	» 1911	» »	22 »
Quimerch	» 1911	» »	17 »
Ploaré	» 1911	» »	5 »
Plougastel-Daoulas	» 1912	» »	12 »
Plogonnec	» 1912	» »	5 »
Pleyben	» 1912	» »	16 »
Coray	» 1913	» »	20 »

Ce sont souvent des familles entières qui émigrent ainsi.

Telles sont les principales directions que, dans ces dernières années, ont suivi les Finistériens en exode... Quel est le sort que leurs nouvelles patries réservent à ces déserteurs de la Terre Bretonne ?

Nous verrons, par la suite, qu'il n'est guère enviable, pour certains tout au moins, et, que l'émigration définitive donne, en général, qu'on se place au point de vue individuel ou collectif, de piètres résultats.

Tout autres sont les conséquences des migrations temporaires dont le nombre et l'importance croissent chaque année dans le Département et dont nous allons maintenant entreprendre l'étude...

II. — Les migrations temporaires

L'émigration temporaire qui, lorsqu'elle a lieu en groupe, devient l'élément constitutif des migrations temporaires, a été remarquablement étudiée par Monsieur Jean Guillou qui, dans sa thèse sur « L'Emigration des Campagnes vers les Villes » (1), la définit ainsi : « L'émigration temporaire, dite encore » « à court terme » ou « périodique », est le déplacement du paysan ou de l'artisan rural, pendant quelques mois, chaque année, pour aller chercher, à la ville ou même à la campagne, les moyens d'existence qui semblent faire périodiquement défaut dans leur pays d'origine vers lequel ils reviennent toujours après avoir amassé ou pas un petit pécule. »

(1) Arthur ROUSSEAU, éditeur, 1905.

Ces migrations temporaires sont, chaque année, plus nombreuses dans le Finistère.

Elles ont débuté par l'essai isolé de quelques nécessaires auxquels d'autres se sont joints, la saison suivante, et ainsi, d'année en année, elles ont pris une telle importance qu'elles affectent maintenant la forme de déplacements périodiques d'une partie notable de la population de certaines communes et même de certaines régions.

Les principales sont, par ordre d'importance : les migrations d'ouvriers agricoles et de petits fermiers ou « pennti » en Beauce, Normandie, Seine-et-Oise, Oise, Loiret, Lot-et-Garonne ; l'exode roscovite en Angleterre ; la vente de fraises de Plougastel-Daoulas, en Angleterre et en France ; la « saison » des maçons du Cap-Sizun, la campagne des marins-cultivateurs du canton de Pont-l'Abbé en Islande et à Terre-Neuve.

Les migrations des ouvriers agricoles se produisent au printemps pour ne se terminer qu'après la moisson. Elles voient leur effectif s'accroître d'année en année, à mesure que les voies ferrées se multiplient, car il est à remarquer que, contrairement à ce qui a lieu dans les Côtes-du-Nord, où les émigrants vont à Jersey procéder, en Juin, à l'arrachage des pommes de terre, c'est toujours par la voie de terre que s'effectuent les migrations d'ouvriers agricoles finistériens.

Les moyens de communication devenant plus nombreux, la quantité des migrateurs augmente.

Les Compagnies de chemins de fer de l'Ouest et de

l'Orléans favorisent ce développement : elles ne font payer que l'aller et prennent à leur charge le retour.

C'est vers la Beauce et vers la Normandie que les migrations les plus importantes se produisent. Ces riches contrées sont faiblement peuplées. Elles manquent d'ouvriers agricoles et, depuis longtemps, à l'époque des foins et de la moisson, se voient dans l'obligation de chercher au dehors de la région la main-d'œuvre qui leur fait défaut.

Jadis elles faisaient appel aux Percherons et aux Belges. D'année en année leur nombre diminue : ils sont refoulés par les Bretons qu'on leur préfère ; ils sont plus travailleurs, moins coûteux et, plus résistants à la fatigue.

En trois mois, ces ouvriers qui sont en général payés 5 francs par jour, gagnent, en moyenne, de 350 à 450 francs.

Ce sont des domestiques, des journaliers, mais aussi de petits fermiers dont les ressources sont insuffisantes et qui, laissant à leur femme et à leurs enfants le soin de procéder à leur propre récolte, ordinairement peu importante, s'en vont au loin afin d'amasser la somme nécessaire au paiement de leur fermage.

Ils proviennent de toutes les régions du Finistère. Dans les trains qui les emmènent, les costumes bleus des gars de Quimper voisinent avec les broderies éclatantes, rouges, vertes, jaunes, des « bigoudens » de Plogastel-St-Germain et les vestes noires des ruraux du Nord.

Une seule contrée fait défaut : elle se compose des cantons ouest et nord de l'arrondissement de Brest : à Ploudalmézeau, à Lannilis, à Plabennec, dans le Léon, on émigre peu ou pas.

L'exode prend, selon les régions, une direction différente. Elle a pour but :

Dans l'arrondissement de Morlaix : La Normandie et la Banlieue de Paris ;

Dans l'arrondissement de Quimperlé : la Beauce et la Seine et Oise :

Dans l'arrondissement de Châteaulin : la Normandie. la Beauce, le Loiret ;

Dans l'arrondissement de Quimper : la Beauce.

Ces orientations différentes sont la résultante naturelle de la situation géographique et des moyens de communications spéciaux dont disposent ces diverses régions.

C'est vers la Normandie que se dirige le plus fort courant d'émigration ; la Beauce vient ensuite, puis les départements voisins de Paris : Oise, Seine-et-Oise, et enfin le Loiret ; les migrations qui se dirigent vers ces derniers départements affectent les mêmes modalités que celles que nous avons décrites précédemment.

Enfin, du canton de Plouigneau, dans l'arrondissement de Morlaix, partent, régulièrement chaque année depuis 1905, environ 400 ouvriers agricoles qui vont faire les vendanges dans le Lot-et-Garonne. Emigration remarquable, car les Bretons ne se déplacent presque

jamais vers ces régions de la France, dont le climat ne leur convient pas.

Il n'existe pas de statistique qui nous permette de donner le chiffre exact de ces migrations; nous ne croyons cependant pas être trop éloignés de la vérité en fixant à 10 000 personnes environ.

L'importance du mouvement varie selon les contrées; peu important dans les cantons maritimes riches et très cultivés, il augmente et progresse dans les pays pauvres des monts d'Arrée et de la Montagne Noire.

Alors que dans l'arrondissement de Quimper il n'atteint que le chiffre de 4 % des ouvriers agricoles, de 1 % à Lanmeur, de 3 % à Quimperlé, il s'élève à 10 % dans la région castellinoise, à Plonévez-du-Faou, à Pleyben, à Quéménéven, à Collorec. (1)

Ces chiffres subissent une progression constante; lorsque les nombreuses lignes de chemin de fer dont le conseil général vient de voter la création seront construites, ils augmenteront encore.

La migration en Angleterre des marchands de primeurs du canton de Saint-Pol-de-Léon est très importante (son effectif a atteint, en 1912, le nombre de 1 500 personnes) et très curieuse car c'est le seul exemple qui s'offre à nous de paysans finistériens se transformant en commerçants et émigrants par la voie maritime.

La population de cette région est très dense : 270 habi-

(1) VALLAUX. — *La Basse-Bretagne*.

tants au kilomètre carré. Elle s'adonne en grande partie à la culture maraîchère qui, favorisée par la douceur et l'égalité de température du climat, a pris une extension considérable à Kérivoas, Sibiril, Plougoulm, Plouénan, Saint-Yves, Pempoul, Santec, et principalement à Roscoff, Saint-Pol-de-Léon et dans l'Ile-de-Batz.

Elle occupe un tiers de Sibiril, un quart de Plougoulm, tout Roscoff. A Saint-Pol-de-Léon, plus du tiers de la superficie cultivée (880 hectares sur 2 186) est consacré à cette culture.

La terre atteint une valeur de 6 000 francs, 14 000, 18 000 et même 26 000 francs à l'hectare.

Monsieur Vallaux (1), auquel nous empruntons les chiffres que nous venons de citer, a fait une étude approfondie de cette migration Roscovite et des cultures qui en sont la raison première.

« Comme tous les autres groupes, écrit-il, le groupe
« de Saint-Pol fait la pomme de terre et en particulier la
« pomme-prime, que Batz produit en grande quantité;
« cette île en expédie à la fin de mai jusqu'à 4 000 kilos
« par jour. Mais à la pomme de terre s'ajoute une
« grande abondance de produits, dont les principaux
« sont les choux-fleurs et brocolis, les oignons et les arti-
« chauts. La richesse du sol soigneusement travaillé et
« amendé est assez grande pour fournir deux récoltes
« annuelles, parfois même trois, sauf quand la terre est

(1) Edouard CORNÉLY, éditeur. — *La Basse-Bretagne*, 1907.

« plantée d'artichauts. On récolte de décembre à mars
« les brocolis ; en avril, les petits choux ; en mai et juin,
« les artichauts et les pommes-prime ; de juillet à octo-
« bre, les pommes de terre ; en août, les oignons d'hiver ;
« de septembre à décembre, les choux-fleurs. Sans cesse
« le marché est alimenté de légumes nouveaux, et la terre
« ne se repose jamais de produire. »

La culture est pratiquée en planches. Pas de terrain perdu : les pentes des fossés, elles-mêmes, sont cultivées. Les légumes, dont le prix de vente a atteint, en 1903 : 1 500 000 francs, sont dirigés vers les villes du département, Nantes, Paris, mais surtout vers l'Angleterre. Les vapeurs du port de Roscoff ont exporté en Angleterre, en 1903, pour 1 100 000 francs de légumes et de primeurs (1).

Les travaux agricoles sont confiés aux ouvriers du pays ou « Placenner », qui fournissent un dur travail et sont cependant très mal payés.

Au contraire, les vendeurs qui émigrent en Angleterre sont généralement bien rétribués.

C'est à eux qu'est confiée la vente en Grande-Bretagne où ils passent de longs mois.

Campagne de vente, migration intéressante entre toutes, dont nous empruntons la pittoresque description au livre déjà cité de M. Vallaux :

(1) VALLAUX. — *La Basse-Bretagne*.

« Spécialisés dans un négoce particulier, qui est la vente des oignons, les Roscovites migrants et industriels en tirent des profits notables, en comparaison des maigres salaires des journaliers ; aussi l'émigration temporaire roscovite fait-elle maintenant tache d'huile autour de Roscoff et de Saint-Pol, et même beaucoup plus loin ; le préjugé qui régnait autrefois chez les cultivateurs sur « les garçons de l'Angleterre (Paot-Brozaos) » disparaît peu à peu, et les fils de cultivateurs eux-mêmes n'hésitent pas à s'engager dans les campagnes roscovites.

C'est vers le milieu de juillet que se forment et s'embarquent ces compagnies de Roscoff. Elles comprennent, en moyenne, à l'heure présente, un effectif total de 1 200 personnes, dont 400 sont originaires de Roscoff ; le reste vient des autres communes du canton de Saint-Pol, du Léon, et même de la Montagne dont les habitants sortent plus volontiers de chez eux que les gens de la plaine. Les partants se groupent en compagnie de 20 vendeurs environ, commandés par un chef. En 1902, les compagnies étaient au nombre de 67 faisant un total de 1 273 vendeurs ; la plus forte était de 42 hommes. Les compagnies emportent avec elles en Angleterre de grosses cargaisons d'oignons, dont le débit est sûr et la vente lucrative, car les 100 kilos qui valent 7 fr. 50 à Roscoff, se vendent 15 francs de l'autre côté de la Manche. La vente dure six mois environ. Elle se fait sur la côte sud de l'Angleterre, et aussi sur les côtes du pays de Galles, où les Roscovites trouvent des gens qui parlent un idiome

voisin du leur et qu'ils comprennent aisément (1). Mais aujourd'hui les compagnies ne craignent pas d'étendre parfois leurs opérations ; elles font le commerce, non seulement des produits de Roscoff, mais des produits similaires qu'elles trouvent sur les côtes anglaises ; elles forment donc une sorte de petite caste marchande internationale. C'est ainsi qu'en 1902, une compagnie s'est rendue directement à Newcastle pour y faire le trafic des oignons d'Écosse.

Les vendeurs roscovites dont l'âge varie de douze à soixante ans, reçoivent un salaire de 10 à 100 francs par mois, suivant leur âge et leur expérience. Leur métier est fort dur : c'est la vente toute la journée et la préparation des paquets le soir, jusqu'à une heure assez avancée. Mais ce métier, qui n'est pas tout à fait une routine machinale, exerce leur intelligence. Tous savent l'Anglais soit un peu, soit fort bien. Aussi retors en affaire que les Plougastel, ils sont plus communicatifs, plus déliés et plus souples. Malgré leur instinct de voyageur, ce ne sont pas des déracinés ; ils aiment par-dessus tout Roscoff, et y reviennent toujours après leurs campagnes de vente.

C'est en décembre et janvier que les vendeurs d'oignons reviennent d'Angleterre.

(1) MACKINDER. — *Britain and The British Seas*, p. 183. Le cymrique de Galles, l'ancienne langue de Cornwall, aujourd'hui disparue, et le breton d'Armorique forment un seul et même groupe, différent du groupe gaélique d'Irlande et d'Ecosse.

Telle est la migration temporaire des cultivateurs roscovites ; il s'en dégage une leçon pour les ruraux des autres contrées du Finistère ; pourquoi ne suivraient-ils pas l'exemple que leur donnent leurs compatriotes Saint-Politains et tout en restant fidèles à la terre de leur passé, ne s'efforceraient-ils pas d'augmenter leurs ressources par la vente à l'étranger des produits que leur livre en abondance un sol généreux ?

*
* * *

C'est ce qu'on fait les habitants de Plougastel-Daoulas.

Depuis de longues années ils se sont spécialisés dans la culture du fraisier du Chili et, sur les pentes du littoral, au printemps, on peut voir de nombreux hectares plantés de fraisiers se couvrir de leurs fruits rouges et parfumés.

Exportées d'abord dans les villes du Finistère, puis à Paris, les boîtes blanches garnies de fougères qui contiennent les fraises ont bientôt pris la direction de Londres où elles ont trouvé acheteur à des prix plus rémunérateurs.

Ce sont les producteurs eux-mêmes qui se chargent de la vente. Un certain nombre d'entre eux, une centaine environ, s'établissent pendant un mois dans les ports de la côte et à Londres ; ils y reçoivent et vendent les récoltes que leurs compatriotes, restés au pays, leur expédient.

Ils se sont constitués en 1906 en un syndicat. Le nombre des adhérents augmente chaque année, ainsi que l'importance des opérations faites :

Années	Adhérents	Nombre de kilog. expédiés
1906	158	411 929
1907	173	385 503
1908	209	448 385 (1)

(1) Jean CHOLEAU. — *Plougastel-Daoulas* ; Le BORGNE, éditeur, Brest.

Ces chiffres ne représentent qu'un tiers environ de la récolte qui varie, selon les années, entre 1 000 000 et 1 500 000 kilogrammes.

La culture des fraises alterne avec celle des petits pois. Les fraisiers ne fructifiant que deux ans après leur plantation, pendant l'année intermédiaire on sème des pois qui sont également vendus en Angleterre.

Toutes les promesses de l'avenir sourient à ces agriculteurs qui mettent à profit les leçons de l'expérience et perfectionnent chaque jour leurs modes tant de production que d'expédition et de vente.

Malgré cela, en raison du nombre limité d'hectares (500 environ), où cette culture spéciale réussit, ce mouvement ne prendra jamais les proportions considérables que revêt l'exode roscovite.

*
* *

Les compagnonnages de maçons du Cap-Sizun cons-

tituent un groupement beaucoup moins important que ceux dont nous venons de nous occuper.

Ce sont des ouvriers ruraux qui habitent les communes surpeuplées du canton de Pont-Croix : Esquibien, Plogoff, Cléden-Cap-Sizun.

Ils se réunissent en groupes de cinq à quinze et même vingt et quittent la contrée en février, pour n'y revenir qu'en novembre. Pendant cette période, ils auront travaillé sur les chantiers de construction dans les villes du département, surtout à Brest.

Cet exode a lieu chaque année, et se reproduit à des dates fixes vers des directions identiques.

* * *

Enfin, depuis 1912, un mouvement de migration se dessine vers les bancs de Terre-Neuve et d'Islande. Un certain nombre de pêcheurs ruraux : 162 en 1912, 108 en 1913 (1) se sont engagés pour la campagne de pêche à la morue.

Il est à croire que ce courant de départs décroissant dès la seconde année, ira en diminuant et que, finalement, il disparaîtra. Le pêcheur finistérien ne s'expatrie pas.

* * *

Nous avons terminé la nomenclature des émigrations et des migrations finistériennes.

(1) Chiffres fournis par le Bureau de l'Inscription maritime de Quimper.

Nous avons vu que leur nombre est grand, leur contingent nombreux. Quels résultats engendrent-elles ? Quelles conséquences en résultent ? Avantages ou désavantages pour le département et ses habitants ?

Toutes questions auxquelles nous allons nous efforcer de répondre maintenant.

CHAPITRE III

CONSÉQUENCES DE L'ÉMIGRATION RURALE ET DES MIGRATIONS TEMPORAIRES

Il importe, dès l'abord, de bien différencier les résultats qui donnent, d'une part, l'émigration définitive, d'autre part, la migration temporaire.

Nous verrons, en effet, par la suite, qu'ils ne sont pas identiques et que la comparaison des conséquences de ces deux phénomènes est tout en faveur de la migration temporaire.

Ce n'est pas dire qu'elle soit toujours à souhaiter.

Elle a ses mauvais côtés, mais elle se recommande par le fait qu'au moins elle n'enlève pas définitivement au sol Finistérien ses habitants.

I

L'émigration définitive n'offre d'avantages que si l'on se place soit au point de vue individuel, soit au point de vue de l'intérêt économique de régions étrangères au département.

On ne saurait nier, en effet, sans courir le risque d'être taxé d'exagération, et de parti-pris, que l'émigration soit un bien pour l'ouvrier sérieux qui vivait pauvrement dans son pays et qui trouve à Paris ou au Havre à s'employer à des prix avantageux qui lui permettent de mener une existence plus large et de mieux élever sa famille.

On ne saurait également contester que le résultat de cet exode ne soit heureux pour les campagnes dépeuplées de la Normandie, ou pour les industries françaises auxquelles manque la main-d'œuvre, lorsque les Bretons viennent leur rendre la prospérité de jadis.

Combien peu importants, cependant, nous paraissent ces avantages lorsqu'on les compare aux maux nombreux qu'engendre l'émigration rurale tant pour l'émigrant que pour sa famille et pour le pays qu'il délaisse.

« Le Breton, a dit Renan, est une fleur qu'on ne transplante pas. »

Les faits lui donnent, en général, raison. Les paysans bretons importés au Canada n'ont pas réussi. A de rares exceptions près, dans les autres contrées, on a essayé de les acclimater, ils ont perdu leurs qualités natives et n'ont éprouvé que des mécomptes.

Ils n'ont pas un sens assez large de l'agriculture. Ils sont trop inféodés aux procédés spéciaux qu'exige la culture locale pour s'adapter aisément à des modes de travail nouveaux.

Cependant, quoique dépaysés, lorsqu'ils se sont fixés

dans des régions agricoles, ils n'ont pu résister, n'éprouver d'atteintes qu'à leur bourse, parce que, malgré des différences géologiques et climatériques, la terre est toujours la terre, que la vie qu'on y mène est à peu près la même, et que l'air pur des champs y afflue toujours aux poumons.

Mais que n'ont-ils pas dû supporter, de quels maux n'ont-ils pas été victimes lorsqu'ils sont devenus des grandes cités ouvrières.

L'alcoolisme et la tuberculose ont trouvé dans ces paysans habitués à la vie saine et laborieuse des régions rurales finistériennes, des proies faciles.

Ayant laissé au pays leurs femmes, leurs enfants, leurs parents, leurs amis, ils s'ennuient et, comme l'ennui est mauvais conseiller, il les conduit au cabaret.

Le débitant est à leur porte. Il les guette et vers le groupe lumineux des bars à bon marché, où cuivres et émaux luisent, où l'électricité ruisselle, où les accents criards du phonographe répètent la valse à la mode ou le dernier succès du café-concert, pour fuir la solitude et peut-être aussi pour chasser de sa mémoire le souvenir du pays dont « le mal » commence à l'atteindre, l'émigré se dirige.

Il est entré une fois, en passant, « pour prendre un verre » avec un camarade dont il venait de faire connaissance.

Il y reviendra ; il en prendra l'habitude et, finalement

il ne pourra plus s'en passer; il y vivra en dehors des heures d'atelier.

Au bout de quelques années, il sera alcoolique. Il ne l'était pas lorsqu'il habitait son village.

On fait aux Bretons une réputation d'ivrognerie qui, dans la réalité, ne se justifie pas.

Certes, nous n'avons pas la prétention de les ériger en modèles de sobriété; il leur arrive, lorsque le dimanche et les jours de fête ils séjournent quelques heures dans les agglomérations rurales, de s'adonner à de copieuses libations qui, parfois, les conduisent jusqu'à l'ivresse.

Mais ce fait est exceptionnel. De retour à leur ferme, ils ne boiront, pendant toute la semaine que du lait, de l'eau ou du cidre léger. Ils ne s'intoxiqueront pas, tandis que l'ouvrier qui devient le client journalier du tenancier des bars urbains devient insensiblement un alcoolique.

Cette tare qu'il acquiert est donc une des conséquences de l'émigration.

De l'alcoolisme à la tuberculose, il n'y a pas loin. Les Finistériens sont prédisposés à cette terrible maladie. Elle est un des fléaux du département : en 1893, n'eut-il pas le triste privilège de présenter aux conseils de révision la proportion de conscrits tuberculeux la plus élevée, non seulement pour la Bretagne, mais encore pour la France entière ?

M. Tréogat qui a étudié, en se plaçant au point de vue médical, les conséquences de l'immigration bretonne à

Paris (1) cite des chiffres particulièrement intéressants à cet égard :

En quatre années, dans quatre hôpitaux parisiens : Cochin, Necker, Laënnec, La Charité, 1 413 décès d'immigrés tuberculeux ont été constatés. Sur ce nombre, 262 provenaient des départements bretons.

N'est-ce pas concluant et cela ne prouve-t-il pas que le breton qui héréditairement y est déjà prédisposé vit à Paris dans de telles conditions d'habitat et de privation d'air, qu'il devient fréquemment tuberculeux ?

A ces deux conséquences de l'abandon de la terre, une troisième vient se joindre : la dépravation des mœurs.

Nous avons déjà vu à quels dangers était exposée la jeune fille ignorante nouvellement arrivée à Paris. Mille occasions de débauche s'offrent à elle et il leur faut un réel courage pour résister — quand elles y parviennent — au désir d'abandonner leurs emplois mal rétribués et laborieux pour une existence de facile oisiveté.

Les hommes ne sont pas plus qu'elles à l'abri des tentations. Dans la promiscuité de la vie des faubourgs ouvriers, des intrigues se nouent, de nouveaux ménages se fondent et souvent la maîtresse fait oublier la rude paysanne qui, restée en Bretagne, garde le foyer et élève ses enfants.

Les cabinets d'avocats et d'avoués finistériens re-

(1) Thèse de 1900, *L'immigration Bretonne à Paris*, Maloine, édit.

çoivent souvent la navrante visite de ces abandonnées. C'est toujours la même histoire : le mari, mal rétribué par ses patrons est parti un beau jour afin de gagner davantage au Havre ou à Paris. Pendant les premiers mois, il a envoyé d'assez fortes sommes ; elles ont diminué d'importance par la suite pour cesser enfin brusquement.

Affolée, dénuée de ressources, la pauvre femme a écrit ; la lettre lui est revenue avec cette mention « parti sans laisser d'adresse ». Elle ne revoit quelquefois jamais son époux.

Dans une commune du département : à Plozévet, on nous signale le cas de cinq femmes dont les maris sont partis depuis 1908 et qui ignorent actuellement depuis de longs mois le lieu de leur résidence.

C'est dire combien le mal est profond et que de l'émigration, une des conséquences les plus fréquentes est la désagrégation de la famille.

Nuisible à l'individu, néfaste pour le foyer, l'exode rural a pour la collectivité des désavantages importants.

Les campagnes se dépeuplent. Certaines communes ont vu, ces dernières années, le nombre de leurs habitants diminuer dans des proportions considérables du fait de l'émigration.

Guiclan a perdu, en 19 ans, 400 habitants ; Botsorhel, qui, en 1880 comptait 1807 habitants, n'en possède plus, en 1912, que 1429 ; Loctudy, de 1905 à 1906, tombe de 1230 à 900 âmes ; Pouldavid où le chiffre des

naissances était, en 1900 de 64, n'en a plus, en 1912, que 44.

Ce ne sont pas des cas isolés. De nombreuses communes du département subissent le même sort et voient, chaque année, décroître l'importance de leur population.

La tuberculose est plus fréquente que par le passé. Le père, le frère, le fils reviennent, lorsqu'ils se sentent atteints par le terrible mal, au pays natal, espérant que l'air de la campagne les guérira.

Or, comme il arrive fréquemment au pays breton que toute la famille couche dans la même pièce, comme aucune précaution hygiénique n'est prise, le mal se propage et gagne toute la maisonnée. Nous avons eu souvent sous les yeux l'exemple de familles entières qui disparaissaient de la sorte.

*
* * *

De nombreuses communes du département, et particulièrement de Bénodet, Pleyber-Christ, Lanmeur, Botsorhel, Plouigneau, Plougouven, Plouégat-Moysan, Ploaré, Poullan, Pouldavid, Plogonnec, Berrien, Le Cloître-Pleyben, Coray, Quimerch, Riec-sur-Bélon, Guiller, Hourlizon, Plonéour-Lanvern, Plonéis, Plovan, nos correspondants nous ont écrit que les propriétaires et les fermiers ne trouvaient plus à embaucher le nombre de domestiques et d'ouvriers agricoles nécessaires à la bonne exploitation de leurs fermes.

Les conséquences économiques et sociales de cet état de choses sont très graves.

La terre est moins bien cultivée ; son rendement est moindre ; on ne défriche plus.

Les grandes fermes ne trouvent plus preneur qu'à des prix intérieurs : les moyennes et les petites locations voient leur taux s'élever.

Le nombre des « penn-ti » ou sous-locataires de petites parcelles de terre s'accroît au grand préjudice du sol qu'ils épuisent.

La vie renchérit, car les cultivateurs qui doivent payer plus cher les rares domestiques qui se présentent et que l'on se dispute à prix d'or, se voient dans l'obligation de vendre leurs produits à des prix plus élevés.

Les enfants sont retirés de l'école dès l'âge de onze ou douze ans, c'est-à-dire trop tôt.

On les oblige à se livrer à de durs travaux qui ne sont pas en rapport avec leurs forces ; ils seront des hommes peu vigoureux, parfois des estropiés.

Le machinisme auquel on a essayé d'avoir recours a pris peu d'extension dans le Finistère : la propriété y est trop morcelée, les mouvements de terrain trop fréquents. On ne conduit pas une faucheuse, une semeuse, une lieuse de gerbes sur les pentes des Monts d'Arrée comme on peut le faire à travers les plaines de la Beauce ou du Berry.

Enfin, la campagne bretonne s'emplit de mécontents, de dévoyés, de déclassés. Ils sont revenus des villes où

ils n'ont pas réussi, aigris et persuadés que tout est au plus mal dans le plus mauvais des mondes. Ils crient et entretiennent un état d'esprit fâcheux chez les jeunes gens qu'ils détachent de la vie des champs.

Ce n'est pas une des moindres parmi les conséquences néfastes de l'émigration rurale et nous avons vu qu'elles sont nombreuses !

II

Les migrations temporaires semblent, à première vue, présenter quelques inconvénients.

Il se peut que l'émigré temporaire, se plaisant dans la contrée où il séjourne, s'y fixe.

La migration temporaire a donc, dans ce cas, été la cause initiale et créatrice de l'émigration définitive.

Elle enlève également à la contrée des bras à une époque où, entre toutes, ils sont nécessaires : la moisson.

Mais si l'on considère dans leur ensemble les conséquences de ces exodes périodiques, on ne tarde pas à se convaincre des avantages qu'ils procurent au département.

Tout d'abord, ils enrichissent le pays sans diminuer l'effectif de sa population.

Ils élargissent le champ des transactions agricoles, élèvent le niveau intellectuel du paysan, lui ouvrent des horizons jusqu'alors inconnus.

Ils lui apprennent qu'au dehors des limites de son village, ou de l'arrondissement, existent des procédés de culture, d'élevage qu'il ignorait.

Il compare, juge et souvent modifie ses habitudes d'exploitation; la migration temporaire qui était une source de bien-être et d'accroissement de la fortune dans le département, un débouché pour les communes surpeuplées, devient alors un instrument de progrès agricole.

*
* *

Telles sont les principales conséquences de l'émigration rurale et des migrations temporaires : ces effets sont nombreux, nuisibles dans le premier cas, bienfaisants dans le second.

« Il n'y a pas d'effet sans cause », dit le proverbe et des effets nous en venons tout naturellement aux causes qui conduisent tant de Finistériens à délaisser soit à jamais, soit temporairement une des régions les plus fertiles de la France et dont à juste titre, s'enorgueillit l'agriculture nationale.

CHAPITRE IV

LES CAUSES

Les causes de l'émigration vers les villes ne sont, hélas ! que trop nombreuses : Elles sont d'ordre économique, social ou moral : les unes communes à toute la France, les autres spéciales au Département ; les unes expulsives, les autres attractives.

Les principales de ces causes, qui présentent toutes un caractère commun, c'est qu'elles provoquent l'abandon des campagnes, sont :

Le prix élevé de la terre, le défaut de perfectionnement de l'agriculture, le manque d'industries, la disparition des petits métiers, les conséquences fâcheuses des donations, la suppression des communaux, la crise de la pêche, la multiplication des moyens de communication, l'insuffisance de lois assurant la sécurité des ouvriers agricoles, la surpopulation, la vileté des salaires.

Ajoutons-y le manque de confort, d'hygiène, de distractions ; l'exode des grands propriétaires, la diminution

de l'autorité paternelle ; le séjour des soldats dans les garnisons urbaines ; l'instruction, la vanité des parents, le mépris de la vie rurale et le désir des emplois.

*
* * *

Le but, que jadis, poursuivaient pendant toute leur vie les journaliers, les domestiques agricoles et qu'ils parvenaient souvent à atteindre, c'était de devenir un jour propriétaires.

Ils travaillaient de 15 à 21 ans, comme domestiques, se mariaient à leur sortie du régiment, louaient alors une petite ferme, réalisaient des économies, devenaient locataires d'une exploitation plus importante et, grâce au profit qu'ils en retiraient, achetaient, vers l'âge de 40 ans, une petite propriété qu'ils arrondissaient par la suite.

Ce rêve leur est désormais interdit. Le prix de la terre a augmenté depuis dix ans, dans des proportions considérables. Dans certains cantons, l'hectare a doublé de valeur et telle ferme de Plovan ou de Plonéour-Lanvern qui valait, il y a 20 ans 15 000 francs, en vaut maintenant 25 ou 30 000.

Prix inaccessibles aux petites bourses, car si l'on excepte certaines régions comme Roscoff et Plougastel-Daoulas, l'agriculture finistérienne n'est pas assez perfectionnée pour permettre l'exploitation intensive du sol.

Que fera le cultivateur, trop fortuné pour continuer à exploiter les terres d'autrui, trop pauvre pour les acquérir.

S'établira-t-il commerçant au bourg voisin ? Ce serait courir à la ruine car la ville fait aux commerces locaux une concurrence si active qu'ils ne peuvent y résister et prospérer : ce serait la lutte du pot de terre contre le pot de fer.

Les petits commerces sont, en effet, en pleine décadence. Ils subissent le même sort que les petits métiers, naguère si prospères, — tels les tisserands — et disparaissent peu à peu.

Le cultivateur devra donc se résoudre à quitter la campagne et se fera citadin.

Les conséquences fâcheuses qu'engendrent les donations augmenteront le nombre des déserteurs.

Les propriétaires ruraux ont, dans le Finistère, l'habitude lorsqu'ils sentent leurs forces diminuer, et qu'ils marient leur fils ou leur fille aînés, de leur faire donation de leurs biens à charge pour eux d'acquitter les dettes, de verser des soultes à leurs frères et sœurs et de payer à leurs parents, leur vie durant, une petite rente ou encore de les entretenir, de les nourrir, de les vêtir, de les loger, et de leur donner chaque semaine de l'argent de poche.

Ce système, d'usage courant et très répandu, présente de nombreux inconvénients. Les parents ne tardent pas à se repentir de leur bonté : hier propriétaires, aujourd'hui

d'hui dépossédés, ils deviennent une charge pour leurs enfants : ils sont mal traités, insuffisamment nourris et souvent se voient dans l'obligation de demander, par la voie des tribunaux la révocation de la donation pour cause d'inexécution des conditions.

Le peu de développement de l'industrie locale, la crise sardinière, la multiplication des voies ferrées, la surpopulation de certaines communes sont autant de causes qui favorisent l'exode rural.

Il faut y joindre la suppression des communaux. C'étaient de grands espaces incultes, couverts de bruyères et de landes. Comme ils ne semblaient appartenir à personne, les pauvres en faisaient leur profit, y envoyaient paître leur vache, leurs moutons et se donnaient ainsi, à bon compte l'illusion d'être propriétaires.

Ils ont été, pour la plupart, vendus ou partagés et leur disparition a contribué puissamment à accroître la misère, partant l'émigration.

« Sans méconnaître, écrit Vandervelde (1), les inconvénients que présentent, au point de vue de l'exploitation rationnelle du sol, les « communaux », les droits d'usage de parcours, de vaine pâture, dans les forêts, les bruyères, les terres incultes, il n'est pas douteux que ces survivances médiévales contribuent puissamment à la stabilité des populations rurales.

(1) VANDERVELDE. — *L'exode rural et le Retour aux champs* (Alcan éd.),

Aussi longtemps qu'elles se maintiennent, les pauvres gens des campagnes conservent des intérêts dans la communauté villageoise, et ne connaissent pas le dénuement absolu. »

A ces causes, on doit ajouter le manque de sécurité de l'ouvrier agricole.

Dans les villes, l'ouvrier est protégé par la loi sur les accidents du travail.

Ses effets n'ont été étendus qu'aux ouvriers agricoles qui sont blessés par des machines mues par des moteurs inanimés.

Lorsque le salarié rural est victime d'un de ces nombreux accidents que comporte l'exploitation rurale : blessures causées par des machines qu'actionnent les chevaux ou par le fait des animaux il n'a d'autre recours que celui que lui offrent les lois générales : c'est-à-dire qu'il se trouve la plupart du temps dans l'impossibilité d'obtenir une indemnité.

Loi illogique et injuste entre toutes : quoi d'étonnant à ce que celui qu'elle protège si peu quitte les champs pour les villes où il est certain, s'il lui arrive un accident au cours de son travail, de devenir le titulaire d'une rente qui le mettra à l'abri de la misère.

*
* * *

Ces causes ont leur importance mais il en est une autre dont les effets sont plus considérables encore :

c'est l'insuffisance des salaires que les propriétaires et fermiers du Finistère allouent à leur domestiques et aux ouvriers agricoles.

Nous avons eu la bonne fortune de pouvoir nous procurer dans les bureaux de la Préfecture du Finistère des renseignements abondants et qui ne sauraient être plus récents, car ils proviennent d'une enquête sur les salaires agricoles faite en 1913, sur la demande du Ministère de l'Agriculture.

Nous tenons à publier tous les chiffres qui nous ont été communiqués et qui ont été assemblés en tableaux, car nous le répétons, c'est là la cause première du mal que nous déplorons : si l'ouvrier agricole était bien payé, il ne s'expatrierait pas.

Nomenclature des spécialités diverses du salariat agricole	Forme du salariat	Observations complémentaires	Sexe du salaire	Taux du salaire normal actuel (francs)		Durée du travail (heures)	
				Hiver	Été	Hiver	Travaux spéciaux Été
<i>Canton de Brest</i>							
Domestique de ferme	annuel	nourri, couché et blanchi	{ homme femme	420 l'an	—	{ 11 12	16 (moisson)
				285 l'an	—		
Ouvrier agricole.	mensuel	id.	{ homme femme	30	30	{ id. id.	id.
				20	20		
<i>Régions de Douarnenez et Audierne</i>							
Domestiques { de 14 à 20 ans de 22 à 30 ans de 31 à 50 ans de 51 à 60 ans de 14 à 20 ans	annuel	logement, nourriture blanchissage	masculin	200 pendant toute l'année	—	12	—
	annuel	id.	id.	400	id.	id.	—
	annuel	id.	id.	300	id.	id.	—
	journal.	nourriture	id.	1,25	1,25	11	—
	annuel	logement, nourriture et blanchissage	féminin	170 pendant toute l'année	—	id.	—
Domestiques { de 20 à 30 ans de 31 et au-dessus	annuel	id.	id.	200	id.	id.	—
	journal.	nourriture	id.	1,25	1,25	—	—

Mancœuvres	homme	mensuel	nourriture	masculin	—	—	80 à 100 (moisson)	—	—	17 à 18 (moisson)
	femme	journal.	id.	féminin	—	—	1,25-1,30 (moisson)	—	—	17 à 18 (moisson)
Jardiniers	de 25 à 45 ans	journal.	néant	masculin	3,50	3,50	—	8	10	—
	de 46 à 55 ans	id.	—	id.	3,00	3,00	—	8	10	—
	de 56 et au-dessus.	id.	—	id.	2,50	2,50	—	8	10	—
	chauffeur	mensuel	néant	masculin	75	75	—	11	11	—
Laitiers	mancœvre	id.	—	id.	p. mois pend. l'année	60 à 65	—	11	11	—
	mancœvre.	journal.	—	féminin	p. mois pend. l'année	1,25-1,50	1,25-1,50	9	9	—
<i>Régions de Quimper et de Concarneau</i>										
Domestiques	1 ^{er} garçon de ferme	annuel	logement, nourriture et blanchissage	masculin	400 à 550	pour toute l'année	—	10	12	12 à 16 (moisson)
	garç. de ferme ordin.	id.	id.	id.	200 à 400	id.	—	10	12	12 à 16 (moisson)
	servante	id.	id.	id.	150 à 300	id.	—	10	12	13 à 17 (moisson)
Ouvriers agricoles	journalier.	journal.	nourriture	masculin	4,50	4,50	3 (fenaïson, moisson)	10	12	12 à 16 (moisson)
	journalière	id.	id.	féminin	4,50	4,50	4,75 (fenaïson, moisson)	10	12	id.

Nomenclature des spécialités diverses du salariat agricole	Forme du salaire	Observations complémentaires	Sexe du salaire	Taux du salaire normal actuel (francs)		Durée du travail (heures)			
				Hiver	Été	Travaux spéciaux	Hiver	Été	Travaux spéciaux
<i>Régions de Quimper et de Concarneau (suite)</i>									
Jardiniers	journal.	néant	masculin	2,50	3,50	—	8	10	—
Employés (charretier	mensuel	néant	masculin	80 à 100	80 à 100	—	10	12	—
de minoterie (garçon minotier	mensuel	id.	id.	100 à 120	100 à 120	—	10	12	—
Garçon de laiterie	mensuel	néant	masculin	60	60	—	11	11	—
<i>Régions de Pont-l'Abbe</i>									
Domestiques	garçon de ferme	logement, nourriture et blanchissage	masculin	200 à 400 pendant l'année		—	10	12	—
	servante	id.	féminin	200 à 250	id.	—	10	13	—
	ordinaire	nourriture	masculin	1,25	—	—	10	—	—
	laboureur et semeur	id.	id.	4,50 à 2	1,50 à 2	semailles, culture de la pomme de terre fenaison, moisson	12	12	—
Journaliers	faneur, moissonneur	nourriture, logement	id.	—	2,50 à 3	—	—	13	—
	servante	nourriture	féminin	1,50	1,50	—	9	11	—
	à gages.	nourriture, logement	masculin	—	—	100 à 120 (moisson)	—	—	14 (moisson)
	Tâcheron à gages	nourriture	masculin	—	—	50 à 70 l'hectare (fenaison)	—	—	à volonté (fenaison)

Régions de Quimperlé et de Pont-Avé

Domestiques	garçon de ferme	annuel	logement, nourriture blanchissage	masculin	200 à 600 pour toute l'année	9	12	13 (moisson)
	servante	id.	id.	féminin	450 à 300 id.	9	12	14 (moisson)
Ouvriers à gage.		mensuel	néant	masculin	—	—	—	13 (moisson)
		mensuel	néant	masculin	70	—	10	—
Ouvriers laitiers	laitier	mensuel	id.	féminin	70	—	10	—
	laitière	id.	néant	masculin	110	—	10	—
Employés de minoterie	garçon meunier	mensuel	id.	id.	90	—	10	—
	charretier	id.					12	—
<i>Région de Châteaulin</i>								
Garçon de ferme		annuel	nourri, logé, blanchi	masculin	400 pour toute l'année	8	10	12 (fenaïson, moisson)
Servante		id.	id.	féminin	250 id.	8	10	id.
	Vacher	mensuel	nourri et logé pendant 2 mois	masculin	70 par mois	8	10	id.
Journalier		journal.	nourri pendant 2 mois	id.	60 id.	8	10	id.
Journalière		journal.	nourri	féminin	1 sarclage	9 1/2	—	14 exceptionnellement
Journalière		id.	id.	id.	1,25 fenaïson	id.	—	id.
Journalière		id.	id.	id.	2,00 moisson	id.	—	id.

Nomenclature des spécialités diverses du salariat agricole	Forme du salariat	Observations complémentaires	Sexe du salaire	Taux du salaire normal actuel (francs)		Durée du travail (heures)			
				Hiver	Été	Travaux spéciaux	Hiver	Été	Travaux spéciaux
<i>Région de Carhaix</i>									
Garçon de ferme	annuel	nourri et logé	masculin	400	450	—	10	12	—
Servante	annuel	id.	féminin	180	200	—	10	13	—
Vacher	annuel	id.	masculin	300	350	—	10	13	—
Journalier	journal.	nourri	masculin	1,50	4,00	fenaison et moisson	10	12	fenaison, moisson
Journalière	journal.	nourri	féminin	1,00	2,00	battage et moisson	10	13	Battage et moisson
<i>Cantons de Plouigneau, Lannœur et Morlaix</i>									
Domestique de ferme.	annuel	nourri, couché, blanchi	{ homme femme	— —	300 160	—	8	12	15 (moisson)
Ouvrier agricole	journal.	nourri	{ homme femme	1,50 1,00	4,50 1,00	— 3,50 foins et moissons	id. id.	id. id.	id. id.

Canton de Saint-Pol-de-Léon

Domestique de ferme.	annuel	nourri, couché, blanchi	homme 400	—	—	8	12	15 (moisson)
			femme 200	—	—	id.	id.	—
Ouvrier agricole	journal.	nourri	homme 3	3,50	7	8	12	15 (moisson)
			femme 1,50	2,00	—			

Cantons de Plouescat et de Plouvézé

Domestique de ferme.	annuel	nourri, couché, blanchi	homme 250 l'an 150 id.	—	—	8	12	15 (moisson)
			femme	—	—			
Ouvrier agricole	journal.	nourri	homme 1,50	2	(moisson) 3	id.	id.	id.
			femme 1,00	2	2,50			

Cantons de Saint-Thégonnec et Landivisiau

Domestique de ferme.	annuel	nourri, couché, blanchi	homme 350 l'an 130 id.	—	foins et moissons 3,50	8	12	15 (moisson)
			femme	—	—			
Ouvrier agricole	journal.	nourri	homme 1,50	1,50	—	8	12	15 (moisson)
			femme 1,00	1,00	—			

Nomenclature des spécialités diverses du salariat agricole	Forme du salariat	Observations complémentaires	Sexe du salaire	Taux du salaire normal actuel (francs)			Durée du travail (heures)		
				Hiver	Été	Travaux spéciaux	Hiver	Été	Travaux spéciaux
<i>Cantons d'Huelgoat et Sizun</i>									
Domestique de ferme.	annuel	nourri, couché, blanchi	{ homme femme }	360 l'an 200 id.			{ 8 12 15 (moisson)		
Ouvrier agricole	journal.	nourri	{ homme femme }	4,50 4,00	4,50 4,00	foins et moissons 2,50 —	{ id. id.	id.	
<i>Canton de Daoulas</i>									
Domestique de ferme.	annuel	nourri, couché, blanchi	{ homme femme }	425 l'an 320 id.			{ 8 12 16 (moisson)		
Ouvrier agricole	journal.	nourri	{ homme femme }	2 4,50	2,50 2,00	foins et moissons 3,50 2,50	{ id. id.	id.	

Canton de Landerneau

Domestique de ferme.	annuel	nourri, couché, blanchi	{ homme femme	520 l'an 420 id.	{ 8 foins et moissons 4,00 ^a 2,50	{ 12 id.	{ 16 (moisson) id.
Ouvrier agricole	journal.	nourri	{ homme femme	2,25 1,75	{ 2,75 2,25	{ id. id.	{ id. id.

Canton de Lesneven

Domestique	annuel	nourri, couché, blanchi	{ homme femme	470 l'an 320 id.	{ 8 foins et moissons 3,50 2,50	{ 12 id.	{ 16 (moisson) id.
Ouvrier agricole	journal.	nourri	{ homme femme	2 1,50	{ 2,50 2,00	{ id. id.	{ id. id.

Cantons de Ploudalmézeau, Plabennec et Saint-Renan

Domestique de ferme.	annuel	nourri, couché, blanchi	{ homme femme	400 l'an 260 id.	{ 9 foins et moissons 3,25 2,50	{ 11 id.	{ 16 (moisson) id.
Ouvrier agricole.	journal.	nourri	{ homme femme	2,50 1,75	{ 2,80 1,95	{ id. id.	{ id. id.

Le prix de la main-d'œuvre est donc très peu élevé dans le Finistère.

Notons que les chiffres que nous produisons marquent un progrès considérable sur ceux qu'il y a quelques années citait M. Jean Choleau, qui est l'auteur d'un ouvrage remarquable sur « La Condition actuelle des Serviteurs ruraux bretons. » (1)

A cette époque, de nombreux ouvriers agricoles ne gagnaient encore que 0 fr. 40 par jour, lorsqu'ils étaient nourris.

La rareté de l'offre a contraint la demande à élever les prix, de même que, jadis, la surabondance de la main-d'œuvre était la seule cause de la vileté des salaires.

Malgré cette élévation progressive et constante de sa rétribution, le journalier agricole peut encore se considérer comme mal payé si l'on compare son gain à celui que reçoivent les salariés ruraux dans d'autres parties de la France, en Beauce, par exemple, où ils sont payés pendant la moisson 5 francs par jour. Pour expliquer ce fait, on invoque le peu de valeur effective que représente le travail de l'ouvrier breton. Quoiqu'il en soit, on lui reproche de préférer cette rétribution élevée aux sommes infiniment moins rémunératrices qu'il reçoit dans son département et de délaisser pour la Beauce et la Normandie où chaque journée lui rapporte 5 francs, ce qui porte à 150 francs le salaire mensuel le canton de Brest

(1) LAFOLYE, édit. Vannes, 1907.

où il n'est payé que 50 francs pendant le même laps de temps et à la même époque de l'année.

*
* *

Les conditions d'habitat, d'alimentation, d'hygiène dans lesquelles se déroule l'existence des travailleurs des campagnes contribuent puissamment à les éloigner de la terre.

Les ruraux finistériens sont mal logés. De petites maisons couvertes en chaume, au sol de terre battue, les abritent.

Les maîtres occupent l'une des deux pièces dont se compose l'habitation et qui sert à la fois de dortoir et de cuisine. Quant aux domestiques, ils couchent dans les lits clos qui meublent la seconde pièce, réduit, où l'air et la lumière ne pénètrent qu'insuffisamment. Ils n'ont souvent qu'un lit pour deux et même trois. Parfois, ils couchent à l'écurie ou à l'étable sur une sorte de grabat.

La nourriture manque de variété ; soupes, crêpes de sarrasin, bouillie d'avoine, pain noir, lait en constituent d'un bout à l'autre de l'année, l'ordinaire. Rarement, le dimanche, et les jours de fêtes légales, ou familiales, un morceau de lard salé vient corser le menu.

Joignez à cela la monotonie de la vie à la campagne où les distractions sont rares et vous comprendrez aisément que le paysan qui accepte ces conditions d'existence

tant qu'il n'en a pas connu d'autres, les juge inacceptables lorsqu'un séjour prolongé à la ville lui a appris que d'autres êtres étaient mieux partagés que lui.

C'est, en général, le régiment qui se charge de le renseigner. Le soldat français du xx^e siècle connaît dans les casernes une existence dont la douceur contraste avec la rudesse des mœurs militaires d'antan, confortablement logé, astreint à une propreté rigoureuse, abondamment nourri de viandes variées et bien préparées, il ne tarde pas à contracter des habitudes de vie dont il ne pourra plus jamais se passer.

La ville qu'il ne connaît que superficiellement par les promenades qu'il y effectue le dimanche, les stations au café, aux concerts, aux cinématographes, lui semble une Terre Promise où les jours se passent en continuels plaisirs.

A la chambrée, les camarades, ouvriers des agglomérations urbaines, citent les taux élevés de leurs salaires, oubliant de dire que la vie est chère dans les villes et que sous les dehors du luxe et de l'abondance, se cachent bien des misères ignorées.

Vivre gaiement, gagner largement et plus aisément sa vie; comment se résoudre à renoncer à cet idéal? et pourquoi retourner au village où il retrouvera les rudes travaux, les logements primitifs, les repas sans variété, la tristesse?

Ils n'hésitent pas, les petits soldats bretons. Le choix est vite fait; ceux qui ont pu atteindre le grade de sous-

officier rengagent sachant qu'au bout d'un certain nombre d'années de services, ils obtiendront l'emploi civil qui les transformera en bourgeois ; les autres, en grande partie, s'embauchent dans les usines ou les ateliers de la ville ou, surtout s'ils ont servi d'ordonnances aux officiers, se placent comme domestiques.

L'autorité paternelle ne suffit plus toujours à les ramener à la ferme. Le père de famille breton voit son influence décroître chaque jour ; il n'est plus cette sorte de patriarche vénéré, maître souverain des destinées des siens, qu'il était encore il y a quelques années.

D'ailleurs, les parents eux-mêmes sont souvent les premiers à orienter leurs enfants vers l'exode rural.

Ils n'ont plus cet amour de l'agriculture, ce respect du travail des champs qui, jadis, était si profond en eux.

Quelle est la cause de cette transformation ?

M. Déghilage, qui est l'auteur d'un livre apprécié « La Dépopulation des campagnes » (1) et dont les observations ne manquent pas de piquant et ne sauraient être tenues pour suspectes, puisqu'il est ancien élève de l'Ecole Normale supérieure de Saint-Cloud, et inspecteur primaire, en recherche l'explication dans les progrès de l'instruction ; le certificat d'études et la vanité des parents.

Aux yeux des siens, paysans frustes, ignorants et ne

(1) Fernand NATHA, éditeur, 1900.

sachant souvent ni lire, ni écrire, ni parler français, le petit élève de l'école communale pour lequel le calcul n'a plus de secrets, qui sait ce que faisaient, il y a mille ans, les peuples et les rois, qui récite des fables de La Fontaine et sait écrire aux députés ou à l'avocat, en belle ronde appliquée, les lettres par lesquelles on quémande un secours, où l'on explique les méfaits du voisin qui a détourné de leur cours les eaux de la prairie, apparaît sous l'espèce de petit savant.

S'il a réussi à obtenir le certificat d'études, idéal et but suprême des études primaires, l'admiration des parents ne connaît plus de bornes ; leur fils est un prodige et, en eux, germe aussitôt et s'impose à leurs cerveaux primitifs cette idée absurde : « Il est trop instruit pour cultiver la terre ! »

Qu'en fera-t-on ? Un commis : c'est tentant ! Un mécanicien : c'est mieux ! Un fonctionnaire : c'est parfait !

Modestes uniformes de petits fonctionnaires, tuniques noires au liséré rouge serti d'or des facteurs, vareuses bleues des douaniers, vous ignorez les méfaits dont vous êtes la cause et que le seul désir de vous voir revêtir par leur fils a conduit bien des paysans à détourner de la terre maternelle les bras vigoureux dont elle avait besoin.

Ainsi disparaissent des campagnes les plus intelligents, les mieux doués parmi les enfants des paysans.

Qui les retiendrait ? Jadis, les grands propriétaires

terriens prêchaient d'exemple, vivaient sur leurs terres, exerçaient autour d'eux une réelle et utile influence.

Où sont-ils maintenant ? Eux aussi, ils ont déserté les campagnes. Ils vivent dans les villes au sein des plaisirs et dans leurs demeures familiales où jadis ils habitaient, tout n'est plus que silence, solitude, oubli.

CONCLUSION

Les dangers que présente l'émigration, chaque jour croissante, des ruraux finistériens, vers les villes, les conséquences fâcheuses qui en résultent et menacent d'entraver les progrès de l'agriculture, n'ont pas manqué d'émouvoir tous ceux qui s'intéressent à la vie agricole du département et se souviennent des paroles de Sully : « Labourage et pastourage sont les deux mamelles de la France ; voilà les vraies mines et trésors du Pérou. »

On s'est efforcé de rechercher les moyens susceptibles de mettre un terme à cet état de choses.

Il en est de naturels. De même qu'un organisme généreux répare lui-même ses plaies, le département du Finistère trouve dans les ressources infinies que lui offre sa population nombreuse, les remèdes du mal dont il souffre.

Lorsque certaines régions se dépeuplent, les contrées voisines y déversent le trop-plein de leurs habitants.

Quelques cantons dont la population est trop dense et

qui sont surpeuplés, se sont même fait une spécialité de ces émigrations internes et bienfaisantes.

Les cantons de Plogastel-Saint-Germain et de Pont-l'Abbé offrent un exemple caractéristique de ce phénomène démographique.

Ils sont peuplés par la race bigoudenne, qu'habillent de riches costumes brodés d'or, d'émeraude et de pourpre qui font songer au luxe barbare des pays orientaux dont on prétend qu'en des temps lointains les Bigoudens sont venus.

Race travailleuse entre toutes, habile aux plus rudes besognes, économe, vivant alors qu'elle est riche, comme elle le faisait lorsqu'elle était pauvre, douée d'une merveilleuse faculté d'adaptation qui lui permet d'entreprendre les cultures les plus diverses dans les pays les plus différents.

Dans presque toutes les régions du Finistère, on trouve des Bigoudens qui s'y sont établis et qui y prospèrent.

A Crozon, ils défrichent les landes qui, de mémoire d'homme, ne connurent jamais la pioche et la charrue ; au Faou, à Rumengol, à Quimerch, à Hanvec, ils se voient préférer par les propriétaires aux fermiers de la région ; à Fouesnant même, à Fouesnant, pays de vie facile, d'ombrages touffus et d'herbes hautes, à Fouesnant où de la terre à peine remuée, une fée bienfaisante semble faire sortir, comme par miracle, les moissons abondantes et les vergers fleuris, les Bigoudens, habitués

aux rudes labeurs de leurs champs ras où le vent apporte les âpres senteurs de la mer qui, là-bas, toute proche, se rue à l'assaut du rivage et couvre des neiges mouvantes de ses écumes les côtes de Plozévet, de Plovan, de Penmarch, dont le peintre Le Mordant sut si bien traduire l'unique et farouche beauté, les Bigoudens, opiniâtres et travailleurs, s'établissent et s'implantent.

Ainsi se repeuplent les campagnes désertées.

Mais ce moyen n'offre que des avantages partiels, spéciaux à quelques points localisés du département. Quelques fermes qui retrouvent des maîtres ne suffisent pas à combler les vides énormes que crée l'émigration.

Il faut avoir recours à des mesures générales, susceptibles d'arrêter le mouvement d'exode en tarissant ses sources.

Il serait à souhaiter que l'on opérât des réformes, que l'on votât ou que l'on améliorât certaines lois.

Il faudrait développer l'assistance médicale gratuite, favoriser l'organisation de la petite propriété, accorder de plus larges secours aux familles nombreuses, réformer la loi sur les partages d'ascendants, dégrever la terre.

Les mutuelles-bétail, les coopératives, les syndicats, le Crédit agricole seraient, s'ils recevaient une extension plus large, d'excellents palliatifs.

Les conséquences de ces réformes ou de ces créations seraient excellentes : elles ne suffiraient pas.

Que faut-il donc faire ? Le remède est des plus simples.

Il suffit de rechercher la cause première du mal, de s'efforcer de pénétrer les raisons qui font que le paysan abandonne la terre : on ne tarde pas à découvrir que c'est parce que, chaque jour, il s'en détache, qu'il ne s'y plaît plus, qu'il s'en lasse et, dès lors, la solution du problème s'impose à tous les esprits.

« Si l'on veut que le paysan aime la terre, qu'on la lui rende aimable. »

Comment y parviendra-t-on ? Par l'école et par l'enseignement agricole et ménager que les enfants des ruraux y recevront à un âge où leur esprit est encore malléable et susceptible de recevoir de maîtres éclairés une empreinte définitive et durable.

Il ne suffit pas qu'il existe dans le département des écoles spéciales d'agriculture.

Il faut que l'enseignement agricole pénètre dans toutes les écoles de toutes les communes rurales ; qu'il s'y répande à flots.

N'est-il pas extraordinaire vraiment que le petit paysan apprenne tout à l'école, tout hormis son métier, tout sauf ce qui pourrait l'intéresser et lui être utile et profitable.

Il faut que l'instituteur qui sera préparé à cette noble tâche par une instruction spéciale et pratique qu'il recevra à l'Ecole Normale, enseigne à ses élèves, petits garçons qui seront, un jour, les maîtres des destinées agricoles du département, qu'il n'est pas de vie plus belle

que celle qu'on mène aux champs; que nulle part l'homme ne connaît une liberté aussi complète et, par conséquent, une dignité aussi grande.

Qu'il lui apprenne l'importance de leur rôle économique et social, qu'il leur prouve que la prospérité et la grandeur de la Patrie dépendent des paysans qui la nourrissent et l'enrichissent;

Qu'il leur démontre que la vie des villes comporte plus de désavantages et de souffrances que de profits et que de joies;

Qu'il leur fasse, en un mot, aimer l'agriculture et lorsqu'il y sera parvenu, qu'il la leur enseigne.

Par l'instituteur, le futur cultivateur apprendra la science délicate des méthodes culturales propres à la région et susceptibles d'engendrer un meilleur rendement.

Le rôle qui serait confié à l'institutrice rurale ne serait ni moins important ni moins fécond en résultats bienfaisants.

A elle incomberait la tâche d'inculquer aux fillettes dont elles ont la garde, les connaissances pratiques que Montaigne mettait au premier rang des vertus féminines lorsqu'il écrivait : « Je requiers d'une femme mariée, au-dessus de toute autre vertu, la vertu économique. »

Le rôle de la femme est considérable à la campagne. Elle fait ou défait les maisons, a-t-on dit. Rien n'est plus juste que cette assertion.

Autour de la fermière se crée l'atmosphère du foyer dont elle est la gardienne. Travailleuse et intelligente,

elle le conduit à la prospérité : elle y retient le mari qui y trouve ses aises et ne songe pas à s'en éloigner.

Par les soins de leurs maîtresses, les petites paysannes recevraient donc des notions approfondies de l'économie domestique dont les branches les plus utiles et les plus complètement enseignées seraient : le vêtement, la cuisine, l'hygiène, l'aviculture et le jardinage.

* * *

Tel serait le champ d'action de l'enseignement agricole et ménager qui est peu répandu en France, alors que depuis longtemps, il exerce une action bienfaisante dans d'autres pays : la Suisse, l'Allemagne, la Belgique, l'Angleterre, où il reçoit une extension de plus en plus grande.

Depuis quelques années, cependant, les départements français semblent suivre l'exemple que l'étranger leur a donné : des écoles ménagères ambulantes se sont fondées : en 1905 dans le Nord ; en 1906 dans le Pas-de-Calais.

Les résultats obtenus sont remarquables et d'autres départements : la Seine-Inférieure, l'Oise, la Haute-Marne, le Puy-de-Dôme, l'Isère, les Deux-Sèvres, l'Ar-dèche, l'Ariège, l'Aisne, l'Aube, le Calvados, le Morbihan, n'ont pas hésité à s'engager dans cette voie.

Le Conseil Général du Finistère a suivi cet exemple et, à sa dernière session, en septembre 1913, il a accueilli favorablement un vœu tendant à la création d'une école

ménagère ambulante qui serait rattachée à l'école fixe d'enseignement agricole ménager de Kerliver.

« Le but de cette école ambulante, dit un journal local (1), est de donner à des jeunes filles de 14 à 15 ans au moins, pourvues déjà d'une bonne instruction primaire, des connaissances professionnelles leur permettant de tirer parti des produits de la ferme et de bien administrer une maison.

L'enseignement sera gratuit et les stations auront une durée de trois à quatre mois dans une commune, ce qui permettra de donner de trois à quatre sessions d'enseignement chaque année. »

Nul doute que cette création ne soit féconde en résultats heureux.

* * *

Les principes que nous posons ont d'ailleurs déjà reçu, dans le département, des applications isolées.

Une société scolaire d'arboriculture fruitière, dont la prospérité est très grande et le succès complet, a été fondée à Spézet.

Elle a pour but de propager dans la commune les meilleures espèces de fruits et d'en faire aimer la culture par la création de vergers et de jardins; de mettre en valeur par le reboisement, les terrains particuliers et les terrains communaux.

Son siège est à l'école de garçons. Elle distribue des

(1) *Le Citoyen*, 6 septembre 1913.

prix qui consistent en plants forestiers et en arbres fruitiers à :

1° Tout élève de la première classe quittant définitivement l'école ;

2° Tout candidat ayant obtenu le certificat d'études primaires ;

3° Tous les lauréats du concours agricole qui est organisé à la fin de chaque année entre les élèves de la première classe.

* * *

A Pleyben s'est créée une Société cantonale d'encouragement à l'Enseignement agricole et ménager qui distribue, elle aussi, des prix aux lauréats des concours agricoles, organise des conférences, achète des livres, fait faire des expériences et des démonstrations pratiques.

Enfin, le Nouveau Comice agricole du canton de Plogastel-Saint-Germain, dont l'exemple devrait être suivi par tous les cantons ruraux du département, a institué des concours d'enseignement agricole et ménager qui se tiennent chaque année au chef-lieu et auxquels participent garçons et filles, élèves des écoles communales du canton, préparés à cette épreuve, par leurs maîtres et leurs maîtresses d'école.

Ils ont à traiter des questions dans le genre des suivantes qui leur furent posées, en 1911, 1912, 1913 :

Concours des garçons. — 1° La terre et les améliorations de la terre ; sol et sous-sol ; éléments constitutifs

(sable, argile, calcaire, humus) ; classification des terres ; amendements (chaux, plâtre, marne) ; irrigations (leur but, qualité d'eau) ; drainage (influence de l'eau en excès).

2° Maison d'habitation, hygiène du fermier ; eaux potables ; influence de l'air, de la lumière et de la propreté ; logement des animaux (étables, écuries, poulaillers, clapiers).

3° Soins à donner au blé dont la récolte s'est faite par un temps pluvieux.

4° Qu'est-ce qu'une société de crédit agricole ? Son but ; ses avantages ; que faut-il faire pour pouvoir contracter un emprunt à une société de ce genre ?

Concours de filles. — 1° Comment vous y prendriez-vous pour désinfecter des locaux où a séjourné une personne atteinte de fièvre typhoïde ?

2° Dispositions générales de la vacherie (emplacement, aération, superficie réservée à chaque bête).

3° Valeur nutritive des aliments ; différents modes de cuissons (bouillis, ragoûts, grillades, fritures), cuisson des légumes secs.

Provisions et conserves de ménage (viandes, légumes, fruits, confiture, beurre, fromages).

Composition hygiénique et économique de repas pour les enfants adultes ;

Soupes diverses ; possibilité de varier les menus en utilisant les produits de la ferme ; accommodages des restes.

4° On voit fréquemment dans ce pays, des mères donner à leurs tout jeunes enfants des bouillies et des soupes, parfois même des boissons alcooliques. Que pensez-vous de cette manière de faire et quelle doit être l'alimentation des enfants pendant leurs trois premières années ?

Les réponses des enfants sont, en général, remarquables. Elles prouvent que l'esprit des petits paysans bretons, lorsqu'on veut se donner la peine de le cultiver, est ouvert à toutes les leçons de progrès qu'ils garderont soigneusement dans un coin de leur mémoire, et que, plus tard, devenus des fermiers ou des propriétaires, ils appliqueront dans le domaine qu'ils cultiveront.

*
* * *

Ces efforts isolés d'hommes dévoués à la cause de l'agriculture portent leurs fruits.

Quelle ample moisson de résultats heureux ne récolterait-on pas si, dans chaque commune, la lutte contre l'émigration était organisée, si dans chaque école des maîtres dévoués la déconseillaient à leurs élèves !

Souhaitons qu'en un avenir prochain ce vœu se réalise.

Il n'est qu'un moyen d'endiguer l'exode rural finistérien : ce n'est pas de s'efforcer d'y ramener les déserteurs que les villes ont conquis et qu'elles garderont ; c'est d'empêcher ceux qui restent de suivre ce funeste exemple.

D'ailleurs, le jour où la campagne transformée sera

devenue ce que nous avons rêvé : un centre de labeur intense favorisé par une vie aimable, hygiénique et confortable, beaucoup des émigrés reviendront parce qu'ils sauront disparus les maux qui les avaient chassés...

Qu'ils reviennent ! Qu'ils prennent, un soir, à la gare Montparnasse l'un des trains qui partent vers la Bretagne, et quand la nuit sera passée, quand les grandes villes seront lointaines, lorsque la locomotive glissera, légère, sur ses rails, à travers la campagne bretonne, quand le petit jour poindra, ils verront soudain apparaître à leurs yeux émerveillés, la Terre maternelle, enveloppée encore dans le brouillard bleu des aurores printanières, la Terre fertile, la Terre indulgente et oublieuse de leurs abandons qui tendra ses flancs féconds et riches vers l'effort de leurs bras...

Vu, le Président,
A. SOUCHON

Vu, le Doyen,
P. CAUWÈS

Vu et permis d'imprimer
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
Pour le Vice-Recteur,
L'Inspecteur de l'Académie,
FONTENÉ

BIBLIOGRAPHIE

- Jean CHOLEAU. — *Plougastel-Daoulas*. Le Borgne édit., Brest.
- Camille VALLAUX. — *La Basse-Bretagne*. Cornély, Paris.
- Jean CHOLEAU. — *Condition actuelle des serviteurs ruraux bretons*. Lafolye, Vannes.
- F. VANDERVELDE. — *L'Exode rural et le retour aux champs*. Alcan édit., Paris.
- Jean GUILLOU. — *L'Emigration des Campagnes vers les Villes*. Arthur Rousseau édit., Paris.
- P. DÉGHILAGE. — *La dépopulation des Campagnes*. Nathan édit., Paris.
- A. TRÉOGAT. — *L'Immigration bretonne à Paris*. Maloine édit., Paris.
-

TABLE DES MATIERES

	Pages
INTRODUCTION	1
CHAP. I ^{er} . <i>Le Finistère</i>	7
CHAP. II. <i>Les faits</i>	23
I. L'Émigration proprement dite	26
II. Les Migrations temporaires	51
CHAP. III. <i>Conséquences de l'Emigration rurale et des</i> <i>Migrations temporaires</i>	64
CHAP. IV. <i>Les Causes</i>	74
CONCLUSION.	94
BIBLIOGRAPHIE	105
